France ILLUSTRATION

N° 158 — 23 OCTOBRE 1948 — 60 FRANCS

Illinois U Library

LE BAL DES PETITS LITS BLANCS

A l'issue du traditionnel gala des « Petits Lits blancs », qui a réuni cette année une assistance particulièrement brillante, M. Vincent Auriol, président de la République, quitte l'Opéra en compagnie de MM. André Marie, Yvon Delbos et des délégués des Nations Unies, parmi lesquels on reconnaît MM. Evatt, président de l'Assemblée de Chaillot, Trygve Lie, secrétaire général de l'O.N.U., et Spaak, chef du gouvernement belge. Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

A NOS ABONNÉS ET LECTEURS

FRANCE-ILLUSTRATION a été dans l'impossibilité de paraître les 9 et 16 octobre, par suite de la grève générale des imprimeries de labeur de Paris.

Nous nous excusons vivement auprès de nos abonnés et lecteurs de cette nouvelle interruption — la deuxième en moins de deux mois — dans le service de la Revue au moment même où ils attendaient des commentaires illustrés sur les grands problèmes de l'heure, tant nationaux qu'internationaux.

A la suite de ce nouvel arrêt, et bien que nous ayons déjà publié en septembre deux numéros plus importants, nous avons pris la décision de réduire de 240 francs le montant des renouvellements d'abonnements jusqu'au 1er octobre 1949 — ce qui représente la valeur des quatre numéros ordinaires qui n'ont pas paru. Nous pensons donner ainsi pleine satisfaction à nos abonnés, qui apprécieront l'importance de l'effort que nous consentons et qui continueront, nous en sommes persuadés, à nous honorer de leur confiance.

FRANCE-ILLUSTRATION.

En Bourgogne, les Vins et Marcs de grande classe portent l'étiquette Morin père et fils

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 158 23 OCTOBRE 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LA GRÈVE DU SOUS-SOL A FAIT LE VIDE DANS LES MINES DU NORD

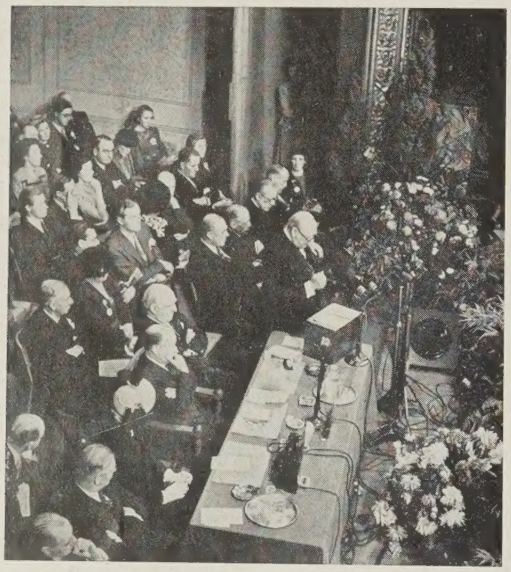
Déclenchée le 4 octobre par la Fédération cégétiste du sous-sol, au lendemain d'une augmentation des salaires, la grève des mineurs a arrêté totalement la production des houillères nationalisées. Il en est résulté une perte quotidienne de 160.000 tonnes de charbon dont l'absence se fera lourdement sentir au cours des prochains mois dans les industries françaises comme dans les foyers domestiques. Phot. Keystone.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

M. BOLLAERT, haut commissaire de France en Indochine, arrivé à l'aérodrome d'Orly sa mission ayant pris fin, a dénoncé le synchronisme des troubles terroristes dans les pays du Sud-Est asiatique.

A LONDRES, à l'occasion de la conférence du Commonwealth, le roi George a reçu à Buckingham les délégués de l'empire. Le souverain s'entretient avec le représentant de la Côte de l'Or et l'émir de Kalsina.

A ROME s'est ouvert le procès de l'ex-maréchal Graziani, ancien chef d'état-major de l'armée italienne et ancien vice-roi d'Ethiopie, accusé notamment d'avoir laissé déporter en Allemagne 300.000 Italiens.



A LLANDUDNO, pays de Galles, M. Churchill a clos le congrès du parti conservateur par un discours dans lequel il s'est déclaré contre la destruction du stock de bombes atomiques des Etats-Unis.

EN MALAISIE, des Gourkhas participent, dans la région de Perak, aux opérations entreprises par les forces gouvernementales pour mettre fin à l'activité des rebelles communistes-terroristes.

A DAKAR, le professeur Piccard a reçu les autorités françaises à bord du *Scaldis,* au milieu des derniers préparatifs de l'expédition sous-marine qu'il va effectuer sur les côtes d'Afrique dans son « bathyscaphe ».

M. MARSHALL, qui s'est rendu à Washington par la voie des airs à la demande du président Truman, a dissuadé celui-ci d'envoyer un représentant extraordinaire pour négocier directement à Moscou.

LE « BRANDAL », navire norvégien, ramenant en France Paul-Emile Victor et ses compagnons, de retour de la zone arctique, arrive à Rouen où les explorateurs ont été l'objet d'une réception officielle.

A LONDRES, le maréchal Montgomery, président permanent du comité des forces occidentales, s'entretient avec le général de Lattre de Tassigny, délégué au poste de commandant en chef des forces terrestres.

LA BATAILLE POUR BERLIN

PAR ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET, AMBASSADEUR DE FRANCE

L'AVEU officiel de l'échec des négociations qui se poursuivaient depuis juillet dernier entre l'Angleterre, la France, l'Amérique, d'une part, et l'U. R. S. S., d'autre part, a fait entrer le conflit provoqué par le blocus de Berlin dans une phase critique. Les Alliés ont déclaré que le litige constituait, désormais, *une menace pour la paix*, et ils en ont saisi le Conseil de Sécurité de l'Organisation des Nations Unies. Levant le voile qui avait jusqu'ici enveloppé les rencontres de Moscou et de Berlin, ils ont, en même temps, par des communiqués officiels et la publication d'un « Livre blanc », cherché à justifier leur attitude devant l'opinion mondiale, tandis que l'agence Tass, pour le compte de la Russie soviétique, rejetait sur les puissances occidentales la responsabilité de la rupture. Mais, comme il arrive souvent dans ce genre de querelles qui se prolongent, et, en se prolongeant, se compliquent, il semble que les polémiques qui vont leur train perdent de vue le point de départ et s'écartent du nœud de la question.

Essayons tout d'abord de présenter aussi objectivement que possible la thèse moscovite.

Les Russes reprochent à leurs anciens partenaires d'avoir violé les accords de Potsdam, conclus le 2 août 1945. Ces accords stipulaient que l'Allemagne vaincue serait gouvernée selon des directives arrêtées en commun par les trois puissances victorieuses, auxquelles la France fut bientôt adjointe. Elle devait être, politiquement, décentralisée, mais, économiquement, traitée comme une unité. Le siège de ce gouvernement à Quatre, appelé le Conseil de contrôle, avait été fixé à Berlin. C'est la raison pour laquelle, selon Moscou, il fut admis que l'ancienne capitale formerait une sorte d'enclave, ou d'îlot, au milieu de la zone attribuée à l'U. R. S. S., et serait divisée en quatre secteurs, qu'administrerait chacun des quatre occupants.

Or, disent les Russes, les Anglo-Saxons, suivis par les Français, loin d'observer ce pacte, ont agi, dans une mesure sans cesse croissante, d'une manière indépendante. Ils ont organisé l'Allemagne occidentale à leur guise, sans se soucier de l'agrément de la République des Soviets. Les Anglais et les Américains ont fusionné leurs deux zones en une bizone, en attendant que les Français, en y adhérant, en fassent une trizone. A cette bizone, ils ont, de leur seule initiative, donné une charte économique ; puis, en vertu de l'arrangement connu sous le nom d'accords de Londres, en mars 1947, un statut politique, qui autorise les délégués des Etats placés sous leur tutelle à se réunir en un conseil parlementaire des délibérations duquel doit sortir un projet de Constitution valable pour l'Allemagne de l'Ouest. Malgré les protestations répétées du Kremlin, ils se sont avancés plus loin encore. Ils ont créé, à l'usage de leurs trois zones, une monnaie nouvelle, le mark allemand, qu'ils ont introduite dans leurs trois secteurs berlinois et qui menace la stabilité de la monnaie du secteur russe. C'est la preuve qu'ils sont résolus à couper l'Allemagne en deux, à la morceler. Il ne peut donc plus être question d'un gouvernement à Quatre. Il ne reste rien de la conception ni de la convention qui étaient à la base des accords de Potsdam. Dès lors, le partage de Berlin en quatre secteurs ne se justifie plus ; il n'a plus aucun sens. L'îlot découpé dans la zone russe doit disparaître. Les Anglo-Saxons et les Français, qui se préparent à installer à Francfort un gouvernement allemand de leur goût, n'ont plus rien à faire à Berlin. Ils ne sauraient à la fois briser à Francfort la solidarité des Quatre et s'en réclamer pour demeurer à Berlin. Et comme ils refusent de quitter la place, l'U. R. S. S. est dans l'obligation de leur démontrer, notamment par le blocus, qu'elle est, en fait aussi bien qu'en droit, maîtresse de la situation.

A cette argumentation, en apparence solide, que répondent les Alliés ?

Ils répondent que l'occupation à quatre à Berlin n'a jamais été subordonnée à aucune condition. Elle n'est pas fonction du quadripartisme. Elle est le résultat et le symbole d'une victoire dans laquelle chacun des Quatre a eu sa part. Elle doit donc, en tout état de cause, demeurer acquise. Mais surtout — ajoutent-ils — ce ne sont pas les Alliés, ce sont les Russes qui ont, les premiers, violé les accords de Potsdam. Moscou intervertit cyniquement les rôles. Sans consulter ni informer à aucun moment leurs trois partenaires, les Russes ont bolchevisé leur zone, razzié le pays, sous prétexte de réparations, démantelé à leur seul profit une partie des usines, groupé les autres en sociétés soviétiques, qui travaillent uniquement pour eux, expédié chez eux les surplus agricoles, dont ils devaient envoyer une fraction aux provinces allemandes de l'Ouest, refusé d'indiquer le montant de leurs émissions de monnaie, fermé leurs frontières, opprimé la population, faussé les élections, propagé par tous les moyens un national-communisme hostile aux puissances occidentales et qui vise à s'emparer de l'ensemble de l'Allemagne. Les Alliés devaient-ils assister inertes au développement de cette politique unilatérale et menaçante pour eux ? Ils ont averti les Russes à plusieurs reprises. Ils ont essayé en vain de jeter avec eux les bases d'un traité qui réglât le sort de l'ancien Reich. Ils se sont heurtés chaque fois à l'obstruction, au veto soviétiques. Ils ont donc été contraints de passer outre et de s'organiser, à la fois pour rendre aux habitants de leurs zones la faculté de travailler, de subvenir par leur travail à leurs besoins, de s'administrer eux-mêmes selon les principes démocratiques, et pour leur permettre de bénéficier de l'aide offerte par le plan Marshall. Car les Alliés ont résolu d'inclure leurs zones d'occupation dans le plan Marshall. La Russie a repoussé ce plan, dans lequel elle s'obstine à voir le signe des appétits impérialistes de l'Amérique. En réalité, c'est elle qui s'est entourée d'une ceinture de satellites, qui a formé un bloc oriental, auquel elle ambitionne d'annexer l'Allemagne. Mais les Alliés sont décidés à résister à cette expansion dévorante. Le blocus de Berlin est un acte de violence, une tentative de chantage, une épreuve de force. Les Alliés n'y céderont pas.

Tel est le litige... On voit que, dans son fond, il revient à savoir qui a, le premier, enfreint les accords de Potsdam, qui est, ainsi, responsable de l'effondrement de la politique à quatre, sur laquelle devaient reposer le règlement de la paix et l'existence de l'O. N. U... La question à résoudre n'est donc pas tant du ressort du Conseil de Sécurité que de la compétence de la Cour de justice de La Haye.

En établissant le blocus de Berlin, les Russes se flattaient de réaliser un gain moral et un gain matériel ; un gain moral, parce que la capitulation des Alliés, qu'ils escomptaient, eût accru le prestige soviétique aux yeux des Allemands ; un gain matériel, parce que l'évacuation de Berlin par les Alliés eût permis de faire de cette ville la capitale d'un Etat de l'Allemagne orientale, asservi à l'U. R. S. S., mais que celle-ci eût présenté comme le seul Etat allemand véritablement authentique. Or les Alliés ont réagi tout autrement que les Russes ne s'y attendaient. Ils ne se sont pas laissé intimider. Ils ont riposté au blocus par le *pont aérien*. Du coup, le gain matériel échappe aux Russes et le gain de prestige est pour les Anglo-Saxons. Les Russes s'imaginaient que le peuple de Berlin, affamé, allait se soulever contre les Alliés. Maigré les excitations et les menaces, il s'est tourné en masse vers les Alliés et contre les Russes. En revanche, il est incontestable que le pont aérien entraîne pour les Anglo-Saxons une dépense d'argent et d'efforts considérable. Aussi leur serait-il agréable de n'avoir pas à y faire face indéfiniment.

Dans ces conditions, il semblait qu'une négociation dût avoir quelque chance de succès. La raison la recommandait. Chacun y eût trouvé son avantage. A l'occasion d'une visite du général Bedell-Smith, ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, en mai dernier, Molotov avait paru disposé à se prêter à une conversation de détente et d'amélioration des rapports mutuels. Il y avait précisément un domaine où il n'était pas trop difficile d'imaginer un compromis : celui de la monnaie berlinoise. C'était l'émission du mark allemand et son introduction à Berlin qui avaient exaspéré la colère moscovite. C'est là-dessus que les Russes avaient rendu total le blocus de la ville. On pouvait concevoir que les Alliés retirent leur monnaie et laissent le champ libre dans les quatre zones berlinoises à la seule monnaie d'origine soviétique. En échange de quoi les Russes auraient levé le blocus et une négociation à quatre au sujet du problème allemand en général se serait engagée dans une atmosphère rassérénée. Staline avait d'abord donné son assentiment à ce programme. Mais, quand il s'agit d'en fixer les détails d'application, les commandants en chef alliés chargés de ce soin constatèrent un revirement complet de l'attitude russe. Ils se heurtèrent à des prétentions nouvelles chez le maréchal Sokolovsky et chez Molotov. D'une part, ceux-ci réclamèrent un droit de contrôle absolu sur tout le trafic de Berlin avec les zones de l'Ouest ; ils refusèrent, d'autre part, et de soumettre au contrôle des Alliés l'émission et la circulation de la monnaie soviétique dans les secteurs berlinois et de lever le blocus avant que les Trois eussent accepté d'ajourner l'exécution du programme d'organisation de l'Allemagne occidentale arrêté à Londres. Bien plus, tandis que les pourparlers se poursuivaient, les Russes lancèrent des bandes d'énergumènes à l'assaut de la mairie et de l'Assemblée municipale de Berlin. Manifestement ils ne renonçaient pas à obtenir l'évacuation pure et simple de l'ancienne capitale et la négociation n'était pour eux qu'un moyen détourné de contraindre les Alliés à déchirer les accords de Londres, à capituler sans contre-partie, à abandonner à son sort la population qui avait manifesté sa confiance dans les puissances occidentales.

Au bout de deux mois d'efforts stériles, désespérant d'arriver à un résultat, les Anglo-Saxons et les Français ont décidé de déférer au Conseil de Sécurité des Nations Unies un conflit qui constitue une menace pour la paix.

Mais l'appel adressé par les Alliés au Conseil de Sécurité a fait surgir, à son tour, une nouvelle série de difficultés.

Difficultés de procédure, en premier lieu. Le Conseil était-il compétent ? Les puissances qui y siègent et qui sont parties au débat avaient-elles le droit d'y voter ? Le veto pouvait-il y être exercé ? Les articles de la Charte des Nations Unies ne sont pas toujours d'une clarté aveuglante ; ils peuvent être interprétés en des sens divers et contradictoires.

Une fois ces obstacles franchis, on doit se demander, en second lieu, quel sera l'effet d'une éventuelle résolution du Conseil ou de l'Assemblée de l'O. N. U., condamnant à une forte majorité — et l'on sait qu'il y a à l'O. N. U. une forte majorité antisoviétique — l'attitude de l'U. R. S. S. et enjoignant à celle-ci de lever le blocus de Berlin.

Il n'est pas vraisemblable que la Russie s'incline et se conforme à ce verdict. Il est plus probable qu'elle le tiendra pour nul et non avenu ou qu'accompagnée de ses satellites elle quittera les Nations Unies avec fracas.

Dans les deux cas, le prestige de l'O. N. U. et son existence même auront reçu un coup fatal. C'est donc un moment grave pour le présent et l'avenir de l'Europe. Les hommes d'Etat qui tiennent séance au palais du Trocadéro en ont conscience. Ils voudraient éviter une solution radicale, suggérer un compromis, renouer, sur une base nouvelle, les fils rompus de la négociation.

La première tentative à laquelle ils se sont livrés n'a pas réussi. Les parties adverses sont restées sur leurs positions. Les Anglo-Saxons et les Français ont même raidi leur attitude, puisqu'ils font dépendre l'ouverture de toute conversation de la levée préalable du blocus de Berlin. Faut-il croire que le dernier mot ait été dit ? Les membres neutres du Conseil de Sécurité ne persévéreront-ils pas plutôt dans leur effort de conciliation ?

S'ils y échouaient, les Alliés n'auraient plus qu'à s'apprêter à affronter l'hiver, à consolider autant que possible le pont aérien, à poursuivre l'exécution des accords de Londres, à organiser l'Allemagne de l'Ouest selon les plans qu'ils ont prévus, à resserrer et à perfectionner par tous les moyens cette *entente atlantique* dont le premier ministre belge, M. Spaak, après M. Schuman, M. Bevin et M. Marshall, a mis en lumière le caractère défensif. La seule manière d'empêcher que la guerre froide ne tourne en guerre tout court, c'est de faire en sorte que l'U. R. S. S. ne puisse spéculer sur la discorde et la faiblesse des champions de la culture et des libertés de l'Occident.

MANIFESTATION MONSTRE A BERLIN : IL Y A QUELQUES SEMAINES 250.000 BERLINOIS DE LA ZONE OCCIDENTALE SE SONT MASSÉS DEVANT LES RUINES DU REICHSTAG PO

LE "PONT AÉRIEN" TIENDRA-T-IL?

par notre envoyé spécial
RENÉ TANGUY

UN avion se hisse au-dessus des grands immeubles ruinés, remplit le ciel du grondement de ses quatre moteurs, s'éloigne, laissant une traîne de silence ; il reparaît presque aussitôt, renouvelle son ascension laborieuse, disparaît, revient encore.

On s'aperçoit ensuite que cet unique avion succède en réalité à un autre, en précède un autre, tire après lui une suite ininterrompue de Lancaster, de Globe, de York, de Dakota, de Skymaster. Toile sonore évoquant les machines qui battent dans les campagnes, en août. Mais celle-ci marche depuis quatre mois, de jour et de nuit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On finit par surveiller inconsciemment son rythme, et quand la fréquence diminue quelque chose de vital manque, comme si la respiration artificielle du malade enfermé dans son poumon d'acier venait à s'arrêter. C'est à peine une image. Depuis le 23 juin, début du blocus, 2.300.000 personnes vivent à Berlin dans un poumon d'acier. Leur pouls bat dans l'air.

J'ai visité les aérodromes de Gatow et de Tempelhof, centres nerveux du « pont aérien ». On va à Gatow par la route de Potsdam, qui se partage en deux dans sa longueur. Une moitié est anglaise, l'autre russe. Un policier allemand règle la circulation à l'entrée et, à côté de lui, se tient un soldat soviétique. Avec une situation semblable, il ne passe pas de semaine sans inci-

ESTER CONTRE LE BLOCUS ET LES SÉVICES SOVIÉTIQUES.

dent. Tempelhof, situé au cœur de Berlin, est américain. Les deux aérodromes ne comportaient, il y a un mois encore, qu'une seule piste. On atteignait alors, sur chacun d'entre eux, la cadence moyenne d'une arrivée et d'un départ toutes les trois minutes, soit quatre cent quatre-vingts par vingt-quatre heures. Le record, pendant la guerre, n'avait pas dépassé cent six.

Aujourd'hui, une deuxième piste est ouverte à Tempelhof, une troisième le sera dans quelques jours. A Gatow, la deuxième piste est presque terminée. Le tonnage des marchandises importées est passé progressivement de 200 tonnes par jour à la fin de juin à 5.000 tonnes en fin septembre. Les commandants occidentaux ont cependant estimé que ces mesures étaient insuffisantes. L'hiver provoquera des baisses de rendement, à cause de la neige, du givrage, du manque de visibilité contraignant à des atterrissages délicats par radioguidage. Il faut pouvoir compenser ces chutes par l'augmentation du nombre des navettes dans les périodes favorables. Pour cela, on remplace systématiquement les appareils moyens porteurs par des gros porteurs, on rapproche les aérodromes de départ pour les avions allant ravitailler Berlin, on améliore sans cesse les terrains berlinois, on en crée un nouveau à Tegel, en secteur français. Seize mille hommes et femmes y travaillent par roulement sept jours sur sept. L'achèvement de ce troisième aérodrome, qui aura une piste asphaltée de 2 kilomètres de longueur sur 50 mètres de largeur avec un soubassement de 50 centimètres de briques, était prévu primitivement pour le 15 février 1949. Les travaux ont été menés de telle sorte que sa mise en service est aujourd'hui envisagée entre le 1er et le 15 décembre.

Des bulldozers, des grues, tout un matériel d'équipement ont été amenés par avion. On les démontait autrefois pour l'expédition. Depuis quelque temps, un nouvel engin, le C.82, véritable cargo volant, les amène tout montés.

L'ensemble des opérations représente une organisation stupéfiante. J'ai parlé plus haut d'une cadence moyenne. De jour, elle atteint des pointes presque invraisemblables. A Gatow, j'ai chronométré des arrivées se succédant à 45 secondes à peine, et l'avion qui se posait roulait encore sur la piste que le premier appareil prêt au départ décollait. Ronde fantastique qu'un homme dirige par radio du haut de la tour de contrôle.

C'est une bataille dont l'enjeu n'est pas Berlin seul, mais l'Allemagne et peut-être l'empire du monde. Plus exactement, c'est une des péripéties de la lutte qui oppose l'Amérique et une grande partie de l'Occident à la Russie soviétique et à ses satellites. On l'a appelée la « guerre froide ». Vue de Berlin, elle n'apparaît pas si froide.

Certes, les effectifs militaires ne sont pas engagés. Mais cent quarante divisions soviétiques sont là. En face, une dizaine de divisions américaines, françaises et britanniques. Chacune vaut, assure-t-on, numériquement et surtout par son matériel, trois divisions russes. Le rapport des forces n'en est pas moins impressionnant.

Les Berlinois suivent la partie avec des sentiments assez complexes. La curiosité et l'ironie se mêlent chez eux à l'anxiété. Ils nous apprécient dans la mesure où nous faisons pièce aux Soviétiques. J'en connais plusieurs, de milieux très divers. Certains sont des démocrates de vieille origine, certains ont participé activement à la défaite du nazisme, certains sont d'anciens nazis. Tous redoutent également une prédominance soviétique ou, pour être plus précis, le départ des Occidentaux.

On dit que le communisme, d'une façon générale, profite du mécontentement. Mais le mécontentement — le terme est euphémique — à Berlin s'exerce contre les Russes. On ne se préoccupe même pas de rechercher les responsabilités de la situation actuelle. On prend parti contre le plus grand danger.

« De votre côté, me dit S..., professeur d'université, si nous supportons votre loi du vainqueur avec impatience, du moins reconnaissons-nous avoir été battus par nos pairs en civilisation. Nous nous comprenons aisément sans parler la même langue. Vous faites des fautes et nous nous en moquons comme vous le faisiez quand nous occupions la France. Mais nous ne trouvons aucun point commun avec les Russes. Ce sont des primitifs. Peu importe leur doctrine politique. Dans leur zone, nous sommes les jouets de gens qui nous sont inférieurs à tous égards et dont la duplicité est inouïe. Qu'il y ait parmi eux des individualités remarquables, cela est possible, probable. Mais que peuvent-elles contre une puissance anonyme collective qui les broie en un instant à la moindre « déviation » ?

J'ai fait la connaissance de T... et des ses camarades dans le S. Bahn. Le S. Bahn est un des principaux moyens de transport de Berlin. Il tient du métropolitain, du chemin de fer de ceinture et du train de banlieue. Bien qu'il desserve tous les quartiers de la capitale, son administration est entièrement contrôlée par les Russes. Ils profitent largement de cet avantage. Trop, d'ailleurs, car leurs mesures policières soulèvent de véritables explosions de haine. C'est à l'occasion d'un des fréquents incidents qui se sont

ON PRÉPARE LA LUTTE CONTRE LES INTEMPÉRIES.

LE S. BAHN, THÉATRE D'INCIDENTS QUOTIDIENS.

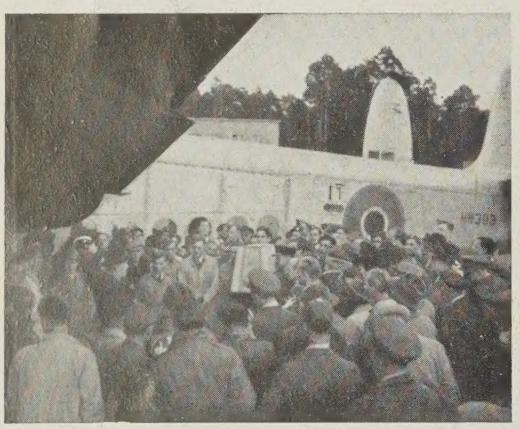
LE JOUEUR D'HARMONIUM DE LA STATION DU ZOO.

UN DES ENDROITS LES PLUS ANIMÉS DE BERLIN.

UN LIEU DE MARCHÉ NOIR EN SECTEUR RUSSE.

ON TRAVAILLE ACTIVEMENT AU TERRAIN DE TEGEL.

A GATOW, LES AVIONS SE SUCCÈDENT SANS ARRÊT.



LES CONGRATULATIONS AU 100e JOUR DU « PONT ».

produits ces jours derniers que j'ai connu T..., ouvrier à l'usine Borsig.

Les Russes ont prohibé les journaux publiés dans les secteurs occidentaux avec une brutalité extrême. Ils ont passé dans les kiosques et les magasins, ont saisi et déchiré les journaux « délétères », prévenant qu'en cas de récidive ils feraient flamber les boutiques. Afin d'être bien compris, ils se faisaient suivre d'un camion citerne prêt à opérer. Par mesure de rétorsion, les journaux interdits, de leur propre chef, firent savoir aux distributeurs des secteurs occidentaux que leurs livraisons seraient suspendues s'ils continuaient à vendre les concurrents du secteur soviétique. Une guerre des journaux s'est ainsi déclenchée qui se poursuit sur les quais et dans les wagons du S. Bahn, où les Russes prétendent imposer leur loi. Des « contrôleurs » arrachent des mains des voyageurs indociles les publications occidentales ; mais cela ne se passe pas sans rébellion, et ces contrôleurs, malmenés sérieusement par la foule, ont été à plusieurs reprises expulsés des voitures. Le contrôle des marks donne lieu aux mêmes scènes, les Russes considérant comme un délit le fait de porter sur soi des marks de l'Ouest — dont la valeur à Berlin est quatre fois supérieure à celle des marks de l'Est.

J'ai assisté à une algarade semblable qui aurait pu prendre assez vilaine tournure si le chef de station, feignant de ne pas voir l'expulsion des contrôleurs, n'eût donné le signal du départ. T... se trouvait à côté de moi. Il m'adressa spontanément la parole :

— J'ai fait la dernière guerre sans savoir pourquoi je la faisais. Peut-être avons-nous eu tous l'espoir de la gagner. Et il n'y avait pas à discuter. Cette fois, je saurai très bien pourquoi je la ferai.

— Les nazis, lui dis-je, n'employaient-ils pas des méthodes analogues ?

— Ceux-ci sont pires, et « ils » devaient nous libérer du nazisme. Jamais les ouvriers n'ont été traités comme ils le sont. Nous ne pouvons même pas choisir notre travail. Ce sont eux qui nous l'imposent.

Les camarades de T... intervinrent, citèrent des exemples d'arbitraire. Tous étaient très excités.

— N'y a-t-il pas eu, grâce aux Russes, fis-je observer, des réformes profitables aux ouvriers ? La réforme agraire, les collectivisations.

— *Mensch, so sichst du aus* (tu n'y connais rien), me déclara T... Demande donc à un cultivateur ce qu'il pense de la réforme agraire. On a distribué des lopins de 10 hectares. Dans le Brandebourg, en Poméranie, la terre est pauvre. Il faut 50 à 60 hectares pour faire vivre une famille... On a distribué aux nouveaux propriétaires des semences, des outils, mais en toutes petites quantités, et les programmes n'ont pu être réalisés. Alors on leur a imposé des amendes. Pour les payer, il a fallu vendre. Qui a acheté ? Des sociétés à capitaux russes. Les commerces, les industries collectivisées sont au même point. Pas de matières premières ou trop peu pour exécuter les programmes. D'où les amendes qui entraînent les ventes et l'appropriation par les Russes.

— Mais les Soviétiques ont souvent cédé les entreprises défaillantes aux syndicats, au parti communiste, aux municipalités.

— Pour la propagande, oui. Dans le fond, ils se moquent de la production, sauf si elle est destinée à la Russie, ce qui est vrai pour la moitié au moins. Quant au niveau de vie des ouvriers, personne ne croit qu'ils s'y intéressent vraiment. Seuls les camarades du parti obtiennent quelque chose. La vie est plus difficile dans la zone russe que partout ailleurs.

— Au début, remarqua un des jeunes gens qui étaient avec T..., nous avons cru que les Soviétiques et les autres étaient de la même espèce : des occupants. Depuis, nous les avons connus... C'est pourquoi ils ne voudront pas d'élections en novembre prochain.

— On m'a dit que cent mille personnes avaient participé à la manifestation communiste contre l'Assemblée municipale.

— Ils ont amené ces troupes de partout par camions. Ils disposent d'une police qui ressemble à la Gestapo, plus nombreuse encore. Si, par impossible, ils partaient, ils auraient en place tout ce qu'il faut pour gouverner. Quand les Français, les Américains, les Anglais seront partis, il n'y aura rien derrière eux. Nous ne souhaitons pas qu'ils quittent Berlin avant que nous puissions être maîtres chez nous... si cela arrive un jour.

Malgré ces craintes, maints Berlinois se félicitent ouvertement du conflit entre Russes et Occidentaux. Ils montrent de l'impatience à l'égard des méthodes occidentales.

— Les Russes, au moins, savent ce qu'ils veulent, déclarent-ils. Quant à vous, vous êtes constamment sur la défensive, toujours en position de repli. Vous avez été tout près d'accepter que le seul mark « russe » ait cours à Berlin. Il s'en est fallu d'une satisfaction purement platonique, d'un contrôle par les Quatre que les Russes ont, fort heureusement pour nous, refusé. Vous oubliez ce mot de Lenine : « Donnez-moi la monnaie, vous me donnez la révolution. »

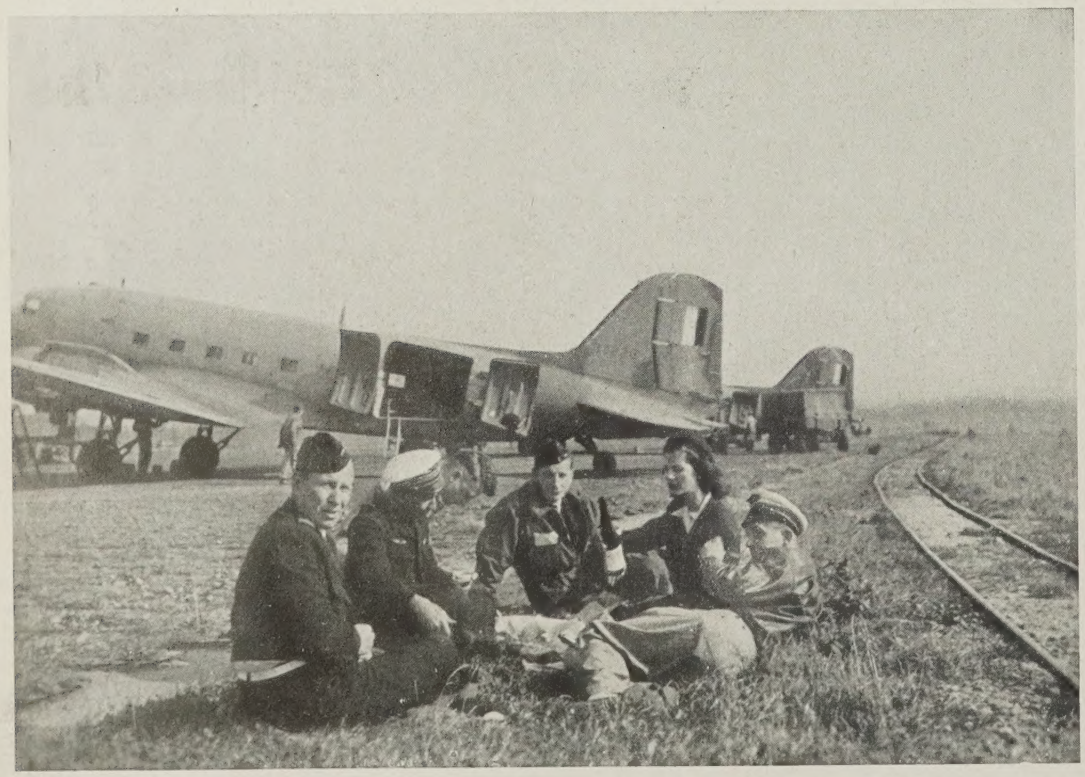
Est-ce pour regagner dans l'opinion berlinoise leur prestige menacé que les commandants occidentaux ont soudain passé à l'offensive ? L'occupation par les troupes alliées des gares de leurs secteurs a, en effet, produit l'effet d'une bombe et marque un raidissement très net de l'attitude des Occidentaux, et singulièrement des Américains. Ceux-ci sont arrivés maintenant au point d'arrêt.

La mauvaise foi dans cette lutte est constante. On en trouve un exemple précis et qui nous concerne dans le cas de l'usine Borsig.

— Pourquoi, m'a demandé T..., la France s'attire-t-elle l'impopularité en démantelant une usine dont les fournitures sont essentielles pour le fonctionnement des centrales électriques de Berlin ?

De fait, il ne se passe pas de jour que nous ne soyons très violemment attaqués à ce propos dans la presse de licence soviétique. Or, la France se borne à exécuter un mandat des quatre puissances occupantes. Au reste, les Russes, premiers arrivés à Berlin, se sont déjà largement servis chez Borsig. Les deux mille articles restants, sur lesquels on compte cinq cents machines-outils, sont attribués aux diverses nations ayant contribué à la défaite allemande. La Yougoslavie et la Tchécoslovaquie en sont les principales bénéficiaires, la France recevant... quarante-six articles. Les mises au point envoyées aux journaux ne servent de rien. C'est que, en réalité, Borsig, dont l'activité est aujourd'hui si pacifique, était un formidable arsenal, aussi important, quoique moins connu, que Krupp. Les Russes se l'approprieraient volontiers ; mais les Alliés, dans l'hypothèse d'une occupation totale de Berlin par les Russes, ne se soucient pas de l'abandonner à leurs adversaires.

La décision de porter l'affaire berlinoise devant l'O. N. U. a été interprétée ici comme l'indice d'une guerre imminente. C'est que l'on va au pire facilement. Et cependant un espoir vit encore au cœur des Berlinois, un seul espoir : que le pont vers l'ouest tienne.



DEUX ÉQUIPAGES FRANÇAIS PIQUE-NIQUENT EN ATTENDANT UN NOUVEAU DÉPART. L'HOTESSE PRÉSIDE. S'IL PLEUT, LES CONVIVES SE RÉFUGIENT DANS UNE CARLINGUE. DÉBROUILLAGE... MAIS INCONFORT.

SALON D'AUTOMNE 1948

En 1903, Frantz Jourdain et ses amis ont fondé le Salon d'Automne pour défendre l'art vivant et émanciper le goût de leur époque. Les années ont coulé, le Salon d'Automne a rempli sa mission et continue à la remplir. Tout ce qui compte de viable dans les arts plastiques a passé par ce Salon, qui conserve le sourire malgré quelques petites rides et une présentation que l'on souhaiterait plus soignée.

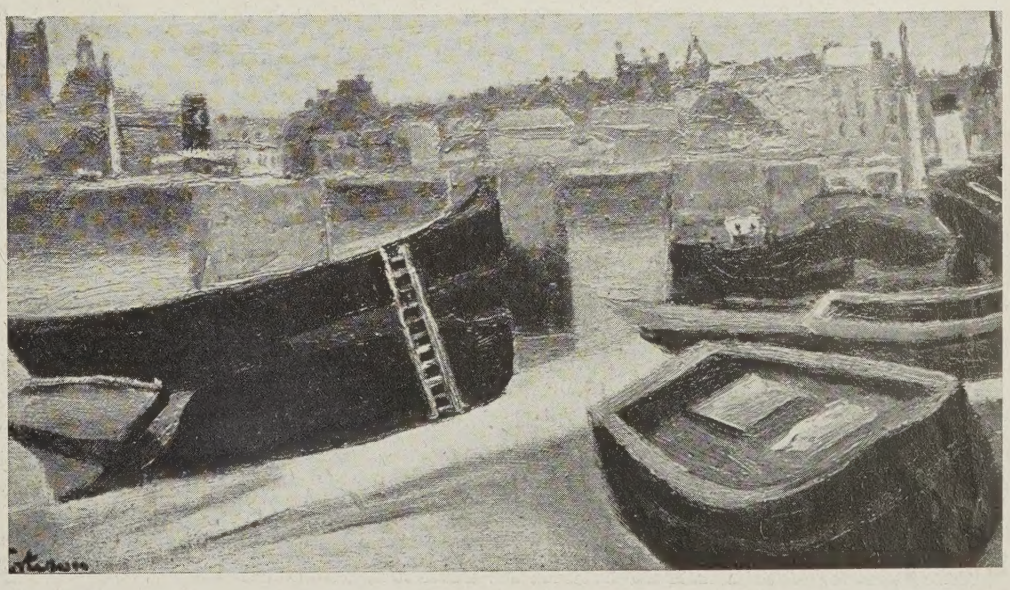
Cette année, il nous montre une rétrospective de Maurice Utrillo, rétrospective qui sera commentée dans un article spécial, et une magnifique exposition d'estampes qui est le grand centre d'intérêt du Salon d'Automne 1948.

Le public apprécie-t-il à sa juste valeur ces chefs-d'œuvre en noir et blanc ? Leur discrétion même, leur taille modeste attirent peu les regards ; cependant, si le visiteur se laisse prendre par le charme de cette exposition de la gravure originale, il est sûr d'y passer de longs moments et d'y goûter un plaisir très grand. Il trouvera réunies dans ces salles les œuvres de sociétaires du Salon d'Automne depuis quarante ans. Les organisateurs de cette magnifique section peuvent être fiers d'avoir ainsi groupé les grands aînés qui, autrefois, n'ont pas craint d'exposer leurs œuvres au Salon d'Automne à l'époque où celui-ci était ridiculisé et bafoué. La gravure originale, dont la faveur, chez nous, a connu bien des éclipses, a repris sa place dans le cœur des collectionneurs et des bibliophiles. Au milieu du siècle dernier tant de peintres, parmi les plus grands, ont, pour des raisons diverses, donné une bonne part de leur activité à la gravure. Ne citons qu'Honoré Daumier. Suivant cet exemple, Cézanne, Gauguin, Toulouse-Lautrec, Odilon Redon, Auguste Renoir, Pierre Bonnard, Maurice Denis, Edouard Vuillard, Félix Vallotton et tant d'autres ont souvent délaissé leur palette et leurs pinceaux pour les outils du graveur. Est-il besoin de dire qu'ils ont apporté dans ce métier, nouveau pour eux, une technique et des conceptions absolument neuves ? Ce sont ces maîtres que nous retrouvons aujourd'hui réunis au Salon d'Automne, ces maîtres qui y ont fait naguère leurs premières armes et

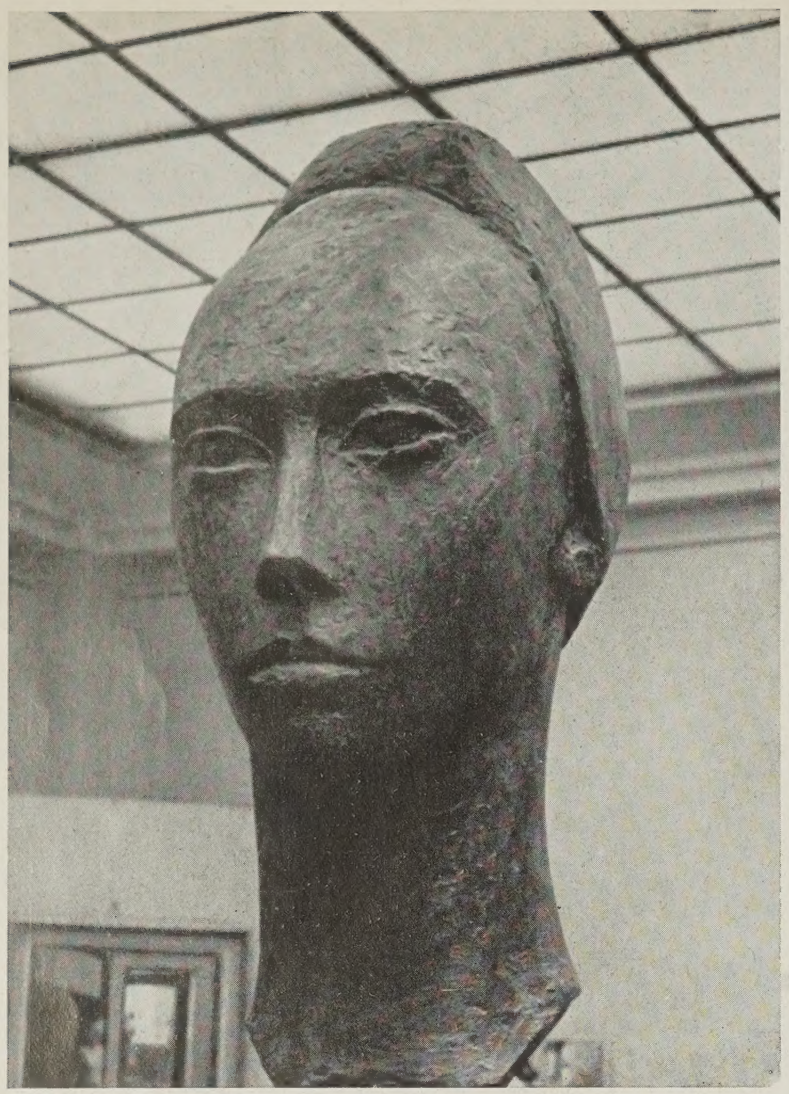
Stéfan Baesanu. « Le Premier Pas. »

Gustave Hervigo. « Rue de village en Poitou. »

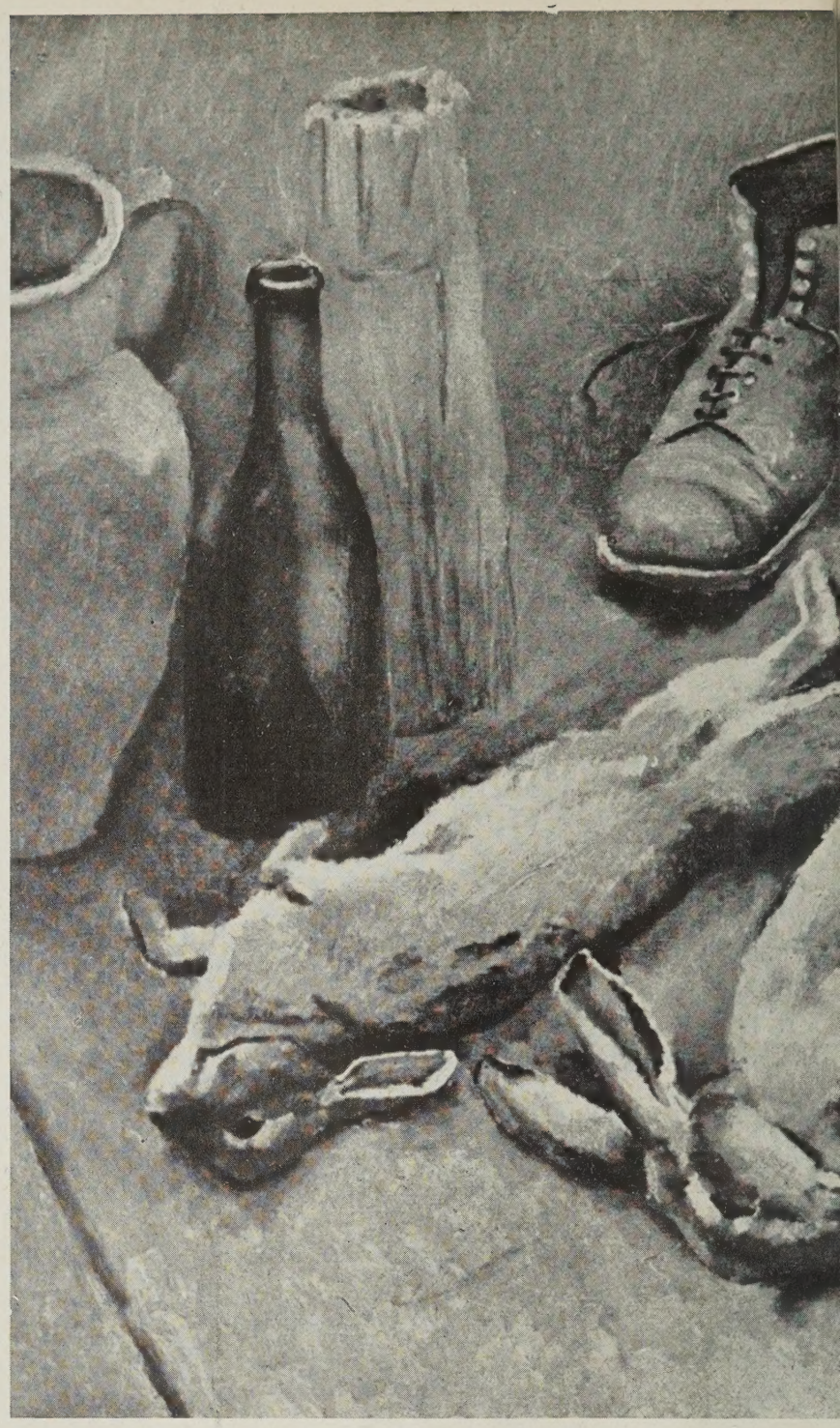
Marc Saint-Saëns. « L'Aube » (tapisserie).



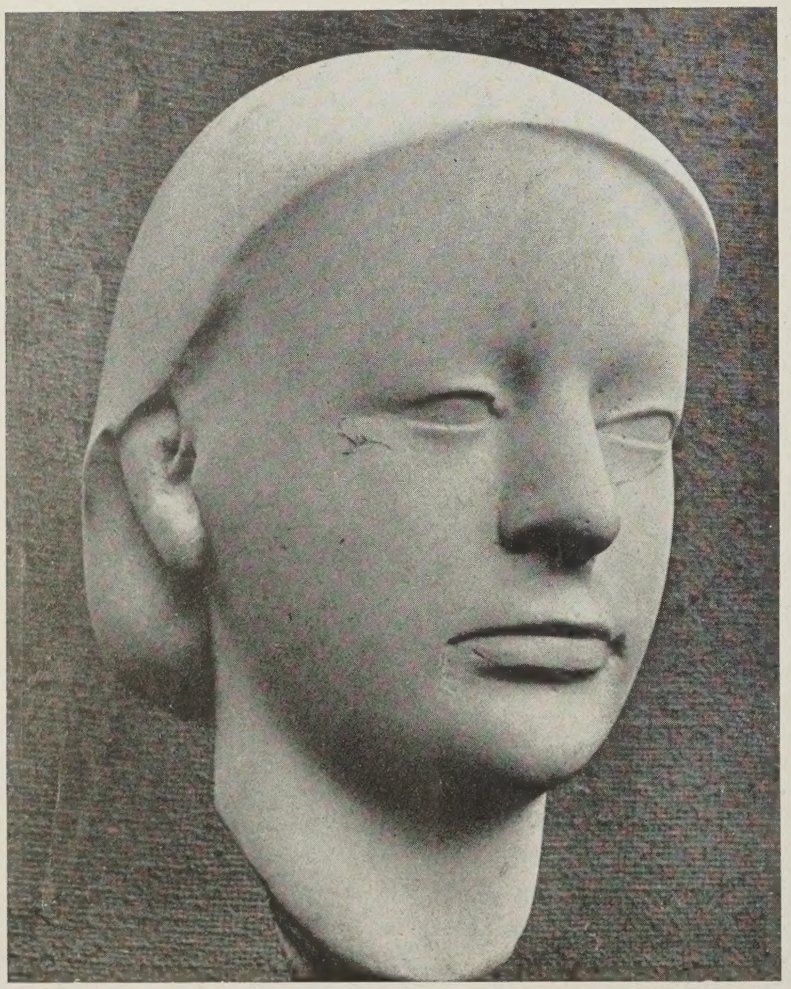
Robert Lotiron. « Les Charpentiers de Dieppe. »



MARCEL COUIMOND. « BUSTE DE Mme LAPARRA. »



MAURICE ASSELIN.



CHARLES PICART-LE-DOUX. « PORTRAIT. »

dont on a encore tant à apprendre. Autour d'eux nous trouvons tout ce qui compte aujourd'hui dans notre gravure contemporaine. Les talents les plus variés se trouvent représentés et n'ont pas à pâtir du redoutable voisinage de leurs aînés. Parmi les estampes de grande classe, celles de Georges Rouault, Raoul Dufy, Henri Matisse, Marcel Gromaire, Marc Chagall font regretter de ne pas trouver de toiles de ces artistes dans les salles de peinture !

Dans la section de la sculpture retenons, avant tout, Marcel Gimond, qui se classe définitivement parmi les très grands artistes de notre temps. Dans son buste de *Madame Laparra,* il met en valeur l'essentiel du caractère de son modèle avec une sévère grandeur et un souci de style particulièrement intéressant. Henri Navarre se montre un portraitiste sobre et rigoureux. Mabel Gardener, selon la manière qui est sienne, continue à tailler le bois, qui, sous son ciseau, prend une grâce un peu mièvre, mais pleine de charme. Hubert Yencesse s'est plu à modeler le corps sportif, aux proportions singulières, d'une jeune suédoise *Barbro,* et Jean Pié reprend la technique chère aux tailleurs d'images médiévaux et sculpte un double portrait émouvant dans un massif bloc de bois. Chez les « non-sociétaires » notons l'envoi du Roumain Stéfan Baesanu *le Premier Pas,* plein de jeunesse et de dynamisme.

Dans la section de la peinture, quelques aînés présentent des œuvres où l'on retrouve l'essentiel de ce qui nous les a fait naguère apprécier. Parmi eux, Robert Lotiron expose des toiles de dimensions modestes : paysage campagnard et vue d'un port où les tons raffinés enchantent l'œil et l'esprit. On regrettera, une fois de plus, la récente disparition de Maurice Asselin, dont on admire ici cinq œuvres toutes en finesse : gris, beiges, bruns, qu'il savait marier avec tant de délicatesse pour exprimer la réalité quotidienne.

« Nature morte de chasse. »

Les « moins de trente ans » se réclament de plus en plus, avec ferveur, de Jacques Villon, qui, malgré ses soixante-treize printemps, peint avec joie et optimisme des harmonies vives comme un appel de clairon, harmonies qu'il se plaît à discipliner selon des méthodes issues du cubisme. Joachim Peinado laisse résolument de côté l'attrait vénéneux de l'abstraction pour montrer un remarquable portrait de femme, solidement charpenté, où miroitent avec science des bleus, des mauves et des violets.

Une excellente section de dessin semble être là pour donner tort aux grincheux qui prétendent que nos artistes contemporains ne savent plus dessiner. Pour être persuadé du contraire, il suffit de considérer l'esquisse de Bernard Lorjou, *Chasse aux fauves*, aux lignes tumultueuses et souples, à la composition pleine, et le beau portrait d'homme de Boris Taslitzky, d'une solide technique et dont les mains parlent autant que le visage.

L'art décoratif se contente d'une section restreinte. Peu d'ensembles mobiliers ; par contre, d'intéressants vitraux et des tapisseries qui montrent que l'impulsion donnée à cette vieille industrie française se maintient et progresse. Lucien Coutaud présente trois panneaux d'un charme incisif, Jean Picart-le-Doux rejoint les meilleures traditions avec sa *Chambre du ciel*, et Marc Saint-Saëns, dans son panneau *Aurore*, arrive à poétiser le plus poétique des sujets, selon son style particulier, une savante économie de couleur et une fantaisie mise au service d'une composition harmonieuse.

Il est excellent, à un moment où Paris compte tant d'hôtes étrangers, qu'une importante manifestation artistique réunisse un si grand nombre d'œuvres souvent disparates, se réclamant de disciplines opposées, sinon ennemies... Un examen attentif aura tôt fait de séparer le bon grain de l'ivraie, et l'on pourra constater, une fois de plus, la cohésion de notre art, sa logique et sa vitalité.

Agnès Humbert.

Jacques Villon. « Maternité. »

Henri Navarre. « Portrait. »

EXPOSITIONS RÉTROSPECTIVES

VUILLARD. « DEUX FEMMES SOUS LA LAMPE. »

VUILLARD « PORTRAIT DE MM. KAPFERER. »

VUILLARD. « LA GRAND-MÈRE AUX JACINTHES. »

VUILLARD

POUR celui qui est sensible à la beauté des harmonies délicatement nuan et au sentiment poétique et évocateur de la peinture, l'exposition organ par la Galerie Charpentier à la gloire d'Edouard Vuillard est un enchantem

Parmi le groupe des « Nabis », Vuillard ne partagea jamais totalement le g révolutionnaire et l'enthousiasme de la plupart de ses amis. Il demeure le p traditionaliste d'entre eux. D'une sensibilité exacerbée, il avait peint à ses déb de petits sujets où s'affirment des qualités spécifiquement françaises : ordre de composition, délicatesse de l'atmosphère, ambiance poétique issue d'une réalité sinc et, surtout, il possédait cet art de différencier les valeurs que l'on découvre t au long de l'évolution de notre peinture française.

Très lié avec K.-X. Roussel, dont il était le condisciple à Condorcet, puis a Bonnard, ce magicien de la couleur et de la lumière, il participa aux recherc de ses camarades. Mais très vite se dégage sa personnalité, toute de nuances. Sembla au musicien, il sait « moduler » et généralement affectionne les harmonies mineu Sa technique elle-même contribue à créer cette douceur ouatée qui enveloppe objets et les êtres. Il obtient ainsi avec une matière mate de subtils effets de lumi

Vuillard est avant tout un intimiste ; chacune de ses toiles est un poème disc de l'existence familière : la poésie du silence est chez lui plus intense encore peut-ê que chez Vermeer ; il ne fige pas des gestes dans une minute choisie et éterni comme chez le maître hollandais, mais il arrive à sonder l'insondable, à tradu l'impondérable.

Degas et les maîtres de l'estampe japonaise eurent sur lui une influence qu ne saurait nier ; certains maîtres de l'impressionnisme l'attirèrent également. Tou fois, il a su se dégager du style de chacun d'eux pour acquérir son propre st Mais, comme nous le disions plus haut, c'est avant tout un traditionaliste. Et il montre, dans l'école française de peinture, le digne continuateur de Chardin. S blable au maître français du XVIII[e] siècle, il aime à traduire la vie et les mœ paisibles de la bourgeoisie de son époque. Il sait idéaliser cette quiète existence parer d'un rayonnement quasi féerique.

Intimiste, portraitiste, paysagiste, décorateur, Vuillard reste toujours sensible poète. Ses coloris rares, aux gammes de violets, de gris, de verts passés, de rou et de jaunes éteints, contribuent pour une large part à l'harmonieux équilibre ses compositions.

On sort de cette manifestation le regard perdu dans un rêve.

MAURICE SÉRULLAZ.

MARQUET

ALBERT MARQUET est mort l'an dernier. Tous ceux qui ont eu la bonne fort de le connaître gardent de lui le souvenir d'un homme d'une extrê modestie : il semblait perpétuellement s'excuser d'avoir tant de talent d'avoir un talent si constant, si logique, si français.

Sa rétrospective, qui a actuellement lieu au musée national d'Art moder montre un choix particulièrement significatif de son œuvre, on y trouve mê un aspect peu connu de l'artiste : Marquet céramiste. En effet, il s'est plu à déco les carreaux de sa salle de bains de schématiques paysages et il s'est parfois am à orner des vases. Même dans ces objets, auxquels il n'attachait aucun prix, n retrouvons l'essentiel de l'art de Marquet.

La première toile d'Albert Marquet à vingt ans est exposée en même temps sa dernière, peinte quelques jours avant sa fin, à soixante-douze ans. Cette œu est aussi vivante, aussi fine que celles de sa jeunesse ou de son âge mûr, et c là le miracle de Marquet. Certes, il a évolué au cours de sa carrière, mais il n pas permis de dire qu'il a progressé. Dès qu'il a quitté l' « Ecole », dès qu'il a v de ses propres ailes, il semble qu'il ait atteint à cette maîtrise qu'il a conser jusqu'à sa mort.

Pour s'en convaincre, qu'on se penche sur cette vitrine où sont réunis extraordinaires croquis japonisants tracés par Marquet dès le début de ce siè En deux ou trois traits, deux ou trois coups de pinceau chargé d'encre de Ch l'artiste notait l'essentiel de ce qui amusait son œil ou son cerveau : une femme passait, un omnibus, un buveur en « gibus », un homme attelé à une voitur bras, un cheval... Marquet notait, étudiait, travaillait, cultivait son esprit, assoupliss sa main. Les simplifications qu'il se permettait dans ses toiles étaient le prod d'un long travail : croquis, dessins, aquarelles nombreuses étaient exécutés av d'attaquer la toile définitive, qui devait être la synthèse même d'un paysage. Marquet, merveilleux portraitiste à ses heures, excellent et rigoureux peintre de n délicat peintre de fleurs, reste — avant tout — un paysagiste ou mieux, le pein de l'eau tranquille et celui de l'atmosphère fluide, ensoleillée ou brumeuse. Perso n'a su peindre l'eau comme Albert Marquet. Il est plaisant et instructif à la de comparer au musée d'Art moderne les nappes d'eau limpide qu'il a reprodu au cours de ses voyages. Chacune a son ton particulier : boueux à Hambourg, à Stockholm ou Amsterdam, vert à Alger, bleu turquoise à Luxor, vert pâl Venise, nacré à Paris, sous ces ponts qu'il aimait tant et qu'il a peints avec égal bonheur, sans se répéter, pendant plus de cinquante ans.

AGNÈS HUMBERT.

MARQUET. « LE PONT-NEUF. »

MARQUET. « BATEAU BLANC. »

MARQUET. « LE QUAI DE CONTI SOUS LA NEIGE. »

UTRILLO

LA rétrospective de Maurice Utrillo au Salon d'Automne ne montre qu'un ensemble imparfait de l'œuvre de cet artiste. Celui qui fut le chantre de la Butte, dans son âme de grand enfant simple, ne nous parle pas ici avec cette naïveté charmante à laquelle nous étions accoutumés.

Peu ont su donner, comme Maurice Utrillo, une signification à des sites généralement dépourvus de beauté ou de grandeur : ces façades tristes et parfois lépreuses, ces murs nus, ces arbres rabougris des places, ces escaliers inquiétants, ces ruelles sordides, ces boutiques aux devantures banales, ces réverbères, ces cabarets modestes, ces églises mornes à proportions de chapelle, tous ces paysages familiers du Montmartre d'hier, Utrillo les a poétisés, immortalisés et aussi popularisés : la place du Tertre, le Lapin à Gil et, surtout, le Sacré-Cœur, dont les coupoles le hantent sans cesse.

Comme les imagiers d'autrefois, qui, au moyen âge, recréaient les heures, les mois et les saisons, Utrillo aimait à évoquer dans ses toiles son « village » de Montmartre à tous les instants du jour et sous toutes les saisons. Toutefois il gardait une affection particulière pour l'hiver, où tout est recouvert de neige : douce harmonie blanche, ouatée, silence des pas.

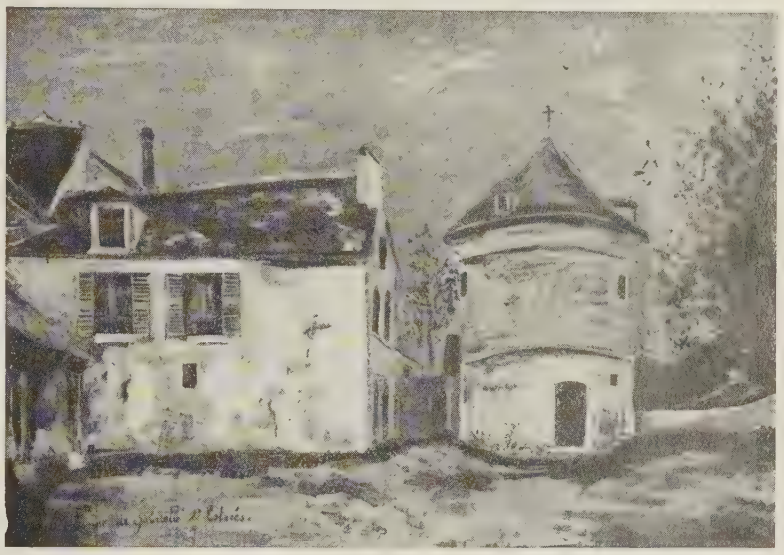
Or, à la rétrospective actuelle, nous ne retrouvons guère cette ambiance. Certes, il y a des vues de Montmartre, mais la plupart d'entre elles nous paraissent sans vie et dénuées de cette poésie enfantine, candide et spontanée qui en fait le charme. La technique même de certaines œuvres est souvent sèche, malhabile, et les coloris n'offrent pas toujours ces harmonies raffinées si fréquentes pourtant dans son œuvre.

La Maison de Gabrielle d'Estrées nous paraît ici une de ses bonnes peintures : la technique en est plus vigoureuse, la composition, heureuse, les coloris, nuancés et la matière même des murs donne cet aspect de solidité recherché généralement par l'artiste. On se souvient à ce propos qu'Utrillo, pour obtenir cet effet, mélangeait du plâtre et de la colle à sa peinture, affirmant qu'ainsi ces murs possédaient la dureté même de la pierre.

Cette exposition fait apparaître la dualité qu'il exprime dans son art : hérédité alcoolique qui l'attirait vers les cabarets, d'une part, et, de l'autre, sa piété irraisonnée et tardive qui se manifeste dans ses images d'églises.

Isolé dans la vie, Maurice Utrillo le fut également dans sa peinture, et son art, tout d'instinct, lui permit d'exprimer le meilleur de lui-même.

MAURICE SÉRULLAZ.



UTRILLO. « LA MAISON DE GABRIELLE D'ESTRÉES. »

UTRILLO. « RUE DE BANLIEUE. »

DES TERRORISTES ONT JURÉ DE NE PAS SE FAIRE COUPER LES CHEVEUX AVANT D'ÊTRE VAINQUEURS.

L'INDONÉSIE (*)

VOYAGE EN TERRE RÉPUBLICAINE

par notre envoyé spécial M. GODFERNAU

L'AVION quitte l'aérodrome de Batavia à 7 heures du matin. C'est un solide Dakota américain, inconfortable en diable, mais à toute épreuve. Le but de ce voyage ? Djokjakarta (ou Jogjakarta), capitale de la République d'Indonésie.

Après deux heures passées au-dessus des plus magnifiques volcans du monde, on atterrit en terre républicaine. Dans une voiture préhistorique nous partons pour la ville, à quelques kilomètres du terrain. La campagne brille de toutes ses rizières et je peux, à nouveau, admirer l'art prodigieux des indigènes en matière d'irrigation.

La ville ressemble beaucoup à Batavia, tant par la disposition des rues que par le style des maisons, qui, ici comme là-bas, rappelle Harlem ou tel quartier de Wassenar. Il y grouille un nombre incroyable de véhicules : charrettes tirées par des vaches ayant l'allure de moutons, autos camouflées selon les méthodes japonaises, « betchah's » ornées de plumes de coq montées sur les bambous, etc. Ici la pénurie est générale. La gaîté et la vitalité étonnante des Javanais s'amenuisent, s'usent peu à peu.

L'hôtel de l'Indépendance (Nardéka) est plein. Je ne le regrette pas, car on le dit infesté d'énormes cancrelas. J'irai donc loger dans une villa « réservée aux hôtes de marque », me dit mon compagnon. Chambre confortable, breakfast, personnel de choix. Ici, on appelle le garçon « boeng » (camarade ou frère), et oublier cette dénomination serait une injure.

Je voudrais bien aller où bon me semble, mais c'est, paraît-il, assez imprudent. Je passe outre à cette recommandation, et il ne m'arrive rien de fâcheux, à part quelques regards dénués d'aménité lancés par des « hommes aux longs cheveux » faisant partie des groupes terroristes de Sutomo. Ici, comme en un certain pays de l'Est européen, il est difficile de flâner. C'est pourtant fort agréable et... instructif.

Le soir un « officier de marine » vient m'informer que le président me recevra à 9 heures du matin. Il est plus de 10 heures lorsqu'on vient me prendre, car la notion du temps est ici très... relative. La même guimbarde nous traîne jusqu'au palais, magnifique, début XVIII^e^, éblouissant de blancheur.

UNE INTERVIEW DU PRÉSIDENT SUKARNO

En haut de l'escalier, le président Sukarno m'accueille. C'est un homme d'une quarantaine d'années, au visage avenant, même charmeur lorsqu'il sourit, au regard noir et direct. Vêtu avec élégance, il parle un anglais et un français assez corrects. Il se prête au supplice de l'interview avec une gentillesse souriante.

Comme prélude à notre long entretien, le président tient à préciser « pour *France-Illustration* » sa ligne de conduite basée sur quatre directives essentielles qui expriment ses convictions personnelles et sa politique :

1° Soumission à Dieu ;

2° Ni matérialisme ni idéalisme, l'unité de l'Homme requérant la fusion étroite de ces deux notions ;

3° Fraternité des hommes. L'homme blanc et l'homme jaune sont des émanations de Dieu et, comme telles, doivent suivre librement leur ligne évolutive. Respect de toutes les religions, car entraver la libre pensée des hommes, soit par paroles, soit par actions, est inhumain ;

4° Gouvernement émanant du peuple ; gouvernement par le peuple et pour le peuple. L'homme intelligent a droit à la vie, l'homme pauvre doit être soutenu et a droit, lui aussi, à une vie honorable.

Le président Sukarno, on le voit, s'inspire d'un généreux idéal, et, lorsque nous nous serrâmes la main, j'avoue qu'un grand élan de sympathie me porta vers lui. Je sais pourtant qu'il faut parfois distinguer entre les paroles d'un chef d'Etat et son comportement vis-à-vis de la réalité quotidienne.

Le président répond ensuite aux questions dont il a sous les yeux le libellé que je lui ai fait parvenir deux semaines auparavant :

— *Quelles sont les directives dominantes du gouvernement et du Mouvement républicain ?*

SUTOMO, CHEF DES TERRORISTES MILITAIRES.

TROUPES RÉPUBLICAINES AU REPOS A SOERABAJA.

(*) Voir *France-Illustration* du 11 septembre.

— Le gouvernement veut réaliser les aspirations profondes du peuple indonésien. Nous revendiquons le droit de fixer nous-mêmes notre avenir selon les lignes de nos traditions, de notre histoire, et cela sans être gênés par les influences étrangères.

— *Dans quelle mesure les accords du* Renville *donnent-ils satisfaction à ces aspirations ?*

— L'accord a mis fin, tout au moins pour le moment, à la politique de violence (?). Mais la solution qui nous a été imposée est artificielle sous divers rapports et certains considèrent notre destinée comme trop problématique pour être durable.

— *Considérez-vous les négociations menées avec le gouvernement Van Mook comme susceptibles de conduire à un accord durable, profitable aux deux peuples, indonésien et hollandais ?*

— Vous voudrez bien vous rappeler que la dernière période de notre histoire a empêché notre peuple de profiter d'une évolution économique et d'une éducation technique. Il semble que, pour le moment, les profits se trouveront principalement d'un seul côté.

— *Le gouvernement républicain espère-t-il obtenir une majorité lors du referendum prévu par les accords du* Renville ?

— Le résultat d'un referendum dépend trop de certaines influences locales pour qu'il soit possible de risquer un pronostic. Pourtant il est des territoires où la République compte sur la fidélité du peuple, libéré maintenant par sa propre volonté et par sa force.

— *Un journal républicain a écrit que le peuple indonésien était disposé à lutter pour son indépendance « even by the way of Moscou ». Cela correspond-il à votre programme ?*

— Cette phrase n'exprime que l'opinion d'un parti.

— *Pouvez-vous me faire une description rapide de l'échiquier politique dans la République ?*

— Cela nous conduirait trop loin et ne donnerait qu'une très vague image de la structure de notre société orientale et des possibilités qu'elle possède pour se relever. Livrés à nous-mêmes, l'avenir ne sera pas inquiétant si nous ne sommes pas « dérangés » par des violences politiques ou militaires.

— *N'existe-t-il pas des divergences de vues entre les différents partis ?*

— Pas d'autres que celles qui s'élèvent normalement entre des partis politiques, mais tous nos partis se basent sur la liberté nationale.

— *Que pensez-vous de l'influence des communistes dans la République ?*

— Les communistes ne peuvent pas vivre en terre républicaine. Notre politique ne sera jamais communiste, car nous ne voulons pas nous soumettre à l'homme, mais à Dieu seul. Je n'ai pas la conviction matérialiste de la vie et je veux empêcher les activités néfastes des communistes.

— *La République indonésienne vit actuellement dans le provisoire ; quelles seront ses tendances définitives ? Sera-t-elle parlementaire ou autoritaire ?*

— C'est une erreur de croire que notre République vit dans le provisoire. Notre Constitution ne connaît qu'une structure, parlementaire et démocratique. Dans cette conception nous nous trouvons très près des Etats-Unis.

— *Votre gouvernement envisage-t-il de procéder bientôt à des élections qui apporteraient la confirmation que le peuple a vraiment confiance en lui ?*

— Les élections parlementaires auront lieu bientôt. Le gouvernement se tient absolument pour assuré de la loyauté du peuple.

— *Envisagez-vous de donner une certaine autonomie à des régions qui, étant donné leurs particularismes, ne représentent pas une unité absolue ?*

— Le peuple d'Indonésie tout entier n'est pas un conglomérat mais une unité ethnique et linguistique, malgré des différences d'évolution sociale et culturelle qu'on trouve partout dans le monde. 98 % de notre peuple forment une unité religieuse. Notre religion, l'islam, les embrasse tous.

— *L'indépendance signifie non seulement libération de la tutelle étrangère, mais également fin de l'aide étrangère dans le domaine économique et administratif. Les républicains sont-ils formés à tenir les postes essentiels de l'Etat et de l'économie nationale ?*

— La domination a fortement négligé notre développement spirituel, mais la République s'est empressée de combler ce déficit d'intellectuels qualifiés. Nous avons institué l'instruction à tous les degrés sur une vaste échelle et nos Instituts commencent déjà à porter leurs fruits.

— *L'Indonésie, grâce à d'exceptionnelles richesses minières et agricoles, peut prendre une large place dans l'économie mondiale. Disposez-vous du personnel dirigeant et des techniciens qui vous seront nécessaires ?*

— Il faut donner à notre peuple le temps de s'organiser en Etat moderne. Nous avons déjà obtenu de beaux résultats, et cela malgré le manque de personnel. Certains buts ont déjà été atteints grâce à la grande intelligence du peuple et à son merveilleux pouvoir d'adaptation.

— *Enfin un problème de droit se pose. Toutes ces exploitations ont été réalisées et mises en œuvre par des Hollandais et d'autres nationaux qui ont engagé ici leurs avoirs, leurs efforts et même leur santé. Quelle sera l'attitude de votre gouvernement en face du problème de la propriété de ces biens ?*

— Tous les droits de possession restant en dehors des exigences d'une nationalisation contre indemnités seront reconnus.

Si noble que soit l'idéalisme qui les anime, les réponses du président Sukarno ne s'accordent malheureusement pas avec la dure réalité des événements : pour qui a circulé un peu partout dans l'archipel, il peut paraître osé de parler des « aspirations du peuple indonésien », car ces aspirations ne s'expriment pas partout au sens où l'entend le président Sukarno.

De même lorsque le docteur Sukarno parle de la « politique de violence » pratiquée par les Hollandais, il convient de revenir quelque peu en arrière.

... C'est l'occupation japonaise. Tous les Hollandais ont été déportés dans les camps de concentration nippons. Pendant ce temps, que font les futurs membres du gouvernement ? Ils collaborent avec l'occupant, les Japonais s'efforçant d'utiliser la poignée de ralliés à leur cause que représentent ces hommes. Meetings, manifestations d'amitié où l'on brandit le drapeau nippon, défilés d'hommes, de femmes et d'enfants armés jusqu'aux dents par les Japonais et marchant au pas de l'oie. C'est, ensuite, le grand travail d' « instruction civique » des masses par la vision quadruplée de Staline, Lenine, Karl Marx et Sukarno, promenés en effigie dans toutes les rues des villes. Le drapeau soviétique flotte, les bandes s'organisent sous l'œil souriant des « Jap's », la jeunesse joue au soldat, se barde le corps de bandes de mitrailleuse et de revolvers, cela pendant que ceux qui ont créé l'Indonésie vivante et belle meurent de faim et de torture derrière les barbelés japonais.

LE GÉNÉRAL SOEWARDI, DE L'ACADÉMIE MILITAIRE DE DJOKJAKARTA.

A L'ENTRAINEMENT, LES TROUPES RÉPUBLICAINES DÉFILENT AU PAS DE L'OIE.

Bien entendu, on pille, car il faut bien vivre. Les maisons hollandaises et celles des indigènes suspects de ne pas approuver cette militarisation des masses — le peuple indonésien est très pacifique hors des meneurs — sont vidées, brûlées.

Mais Hiroshima arrive... Les Japonais sont défaits. Alors, on se hâte de proclamer la République, pour mettre les « autres » devant le fait accompli. Peu à peu, cependant, les internés hollandais reviennent, sauf tous ceux qui sont morts de la famine ou des tortures. Ces colons qui sont là de père en fils ne retrouvent, en rentrant, qu'incendie et pillage. Leur calvaire est-il fini pour autant ? Non. Les massacres recommencent. Mais les Hollandais se défendent. D'où le conflit actuel.

Enfin, les déclarations du président touchant les capacités de gestion du nouveau régime se concilient difficilement avec le désordre qui règne dans les ministères, dans les administrations, dans les services publics.

L'ARMÉE RÉPUBLICAINE

A Djokjakarta, la « Old Dutch Fortress » sert maintenant de casernement aux troupes républicaines. C'est un énorme bâtiment flanqué d'épaisses murailles et de tourelles. On y pénètre par le double jeu de portes monumentales surmontées de frontons sculptés à l'ancienne mode hollandaise. A l'intérieur, un grouillement incroyable de jeunes gens de tous âges. La grande cour centrale, entourée de bâtiments, sert de refuge à cette jeunesse qui joue, chante ou, plus simplement, dort à même le sol.

Accompagné par un officier régulier, je pénètre dans une seconde cour, mais, au moment où nous franchissons la porte, un hurlement me fait sursauter. C'est le poste de garde qui salue au cri de « Ber' Siâp !» : (Attention !) Aussitôt après avoir proféré ce salut, les soldats me fixent avec curiosité, car il est rare de voir un Européen pénétrer en ce lieu.

Certains d'entre eux n'ont guère que treize ou quatorze ans et sont visiblement heureux de jouer au soldat. Justement une compagnie sort d'un bâtiment. J'examine avec curiosité les uniformes, variés à l'extrême, les fusils, dont pas un ne trouve son semblable, et aussi l'attitude des soldats. Ceux-ci, qui prennent leur rôle au sérieux, se figent brusquement dans un « garde à vous » un peu bruyant avant de se « compter quatre ». Un autre commandement hurlé, et c'est le fameux pas de l'oie, que j'aurai si souvent l'occasion de voir ici et qui éveille en moi de fâcheuses réminiscences.

Accompagné du général Soewardi, commandant l'Académie militaire de Djokjakarta, qui compte cent soixante cadets, j'ai pu visiter les lignes de défense organisées autour de la capitale. Un énorme réseau de tranchées surplombe les alentours immédiats de la ville, et chaque point sensible est assez bien protégé. Des soldats y montent une garde vigilante. Equipés à la japonaise, les groupes d'attaque sont relativement bien armés, mais seulement en armes légères. Entraînés à tous les sports, les cadets m'ont donné une excellente démonstration de « self defense » : escrime, lutte, judo, boxe, sabre, escrime à la baïonnette, etc. Ces cadets feront sans nul doute des officiers courageux, mais le courage suffit-il dans une guerre moderne ?...

LES CADRES

A part quelques rares officiers qui faisaient partie de l'armée néerlandaise, et dont l'instruction militaire leur permet de prétendre au titre d'officier, le reste des cadres de l'armée républicaine n'est nullement qualifié pour remplir un tel rôle. En général, leur instruction militaire s'est faite dans les rangs de l'armée japonaise durant l'occupation, pendant une année environ.

Le général en chef, Soedirman, ancien instituteur d'un village indigène, et nombre d'officiers supérieurs ont directement sauté du rang de capitaine à celui de général-major ou colonel, à celui de maréchal de l'Air (l'armée républicaine n'a pas d'avion), d'amiral (... et pas de bateau). Aucun d'entre eux n'a les qualités requises pour faire un véritable officier d'état-major.

J'ai vu ces officiers. Ardents, certainement courageux, ils peuvent rendre de grands services, encore que leur culture militaire soit très inférieure à celle d'un officier européen. J'ai pu d'ailleurs constater que nombre d'entre eux étaient loin de se montrer satisfaits des jeux compliqués de la politique du gouvernement.

Le général Poerbonagoro, major-général et conseiller militaire du président Sukarno, ancien condisciple du général Spoor et ex-officier de l'armée néerlandaise, est très sincèrement dévoué à la cause républicaine. Il m'a exprimé bien des fois son attachement pour la France. Elève à l'Ecole de Saumur pendant six mois, il conserve de ce stage un souvenir ému. Grâce à son obligeance, j'ai pu prendre moi-même nombre de photos de l'armée républicaine soit à l'exercice, soit à la parade. Elles montrent que l'armée indonésienne n'est ni entraînée, ni éduquée, ni dotée d'armes modernes.

Au reste, peut-on vraiment parler d'armée quand on a vu les troupes républicaines ? Ces troupes ont été recrutées un peu partout... ce qui explique les exactions pénibles, et même des crimes commis sur des prisonniers et des civils européens ou indigènes.

L'ARMÉE RÉVOLUTIONNAIRE

En dehors de l'armée régulière républicaine existe un groupement militaire terroriste, Barisan Pemberontak Indonesia (armée révolutionnaire de la République), constitué à Soerabaja en 1945 avec des éléments plus que suspects.

Sutomo, son chef, être cruel fanatique de la destruction, possède, grâce à une véhémente éloquence, un extraordinaire ascendant sur les individus placés sous sa dépendance. La vie de brigandage qu'ont menée ses troupes de « guérillas » dès le début de leur activité les a mises en appétit et les atrocités commises par cette organisation sont les plus terribles que l'on ait enregistrées durant la révolution indonésienne.

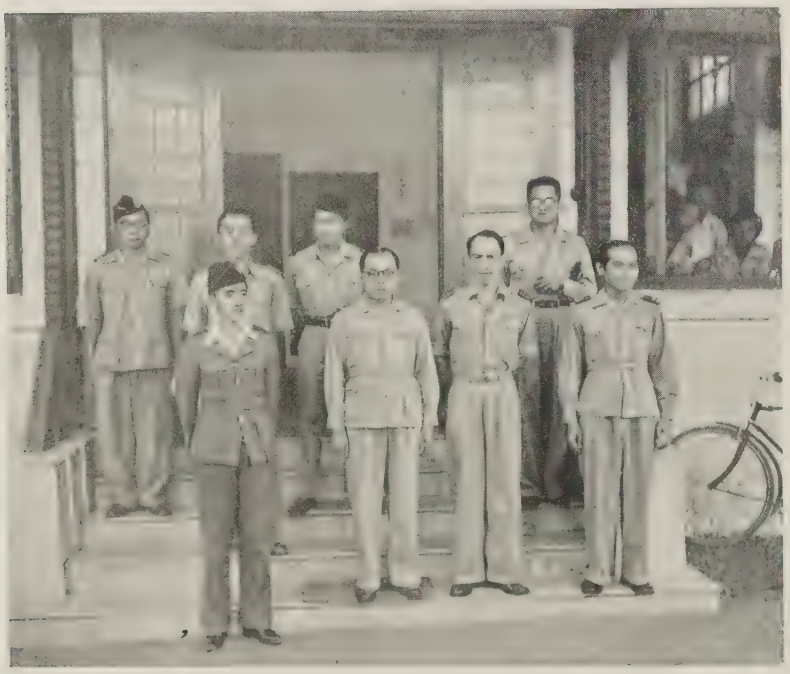
Sutomo, jadis dentiste, a réussi, par sa violence, à se faire craindre des hommes politiques, des officiers de l'armée régulière et des populations également, car, sous prétexte de « faire vivre la République », ses bandes armées pratiquent partout le pillage. Ses sorties intempestives à la Radio et ses excitations oratoires ont si fortement compromis le gouvernement républicain et le président Sukarno, auquel il se déclarait fidèle, que les dirigeants ont été dans l'obligation de le faire disparaître de la scène politique.

Afin de ne pas s'attirer de représailles de sa part, on l'a nommé... général de brigade. Mais il reste libre de ses mouvements et ne reçoit aucune directive du gouvernement. Lors de la création de la B. P. R. I., Sukarno se proclamait nationaliste, mais, depuis l'existence du cabinet Mohammed Hatta, vice-président du gouvernement de Sukarno, appuyé sur l'important parti Masjoemi ou Ligue musulmane indonésienne, il s'est porté à l'extrême gauche, agissant en liaison avec les éléments procommunistes.

« Les communistes ne peuvent pas vivre en terre républicaine », m'affirmait, en avril dernier, le président Sukarno. J'ai pu constater combien cette conviction présidentielle était en contradiction avec la réalité des faits. Une sourde agitation, suscitée par le leader communiste Alimine et les agents de Sutomo, troublait déjà à cette époque l'équilibre si peu assuré de la République.

Certes, le gouvernement de Sukarno lutte maintenant contre les agitateurs extrémistes qui ont engagé contre lui une lutte violente. Mais il a joué à l'apprenti sorcier. J'ai vu dans les zones républicaines — et les missions étrangères de passage à Djokjakarta ont pu le voir également — les murs couverts d'affiches chantant les vertus combinées de la république et du communisme. Aux fêtes du 1er mai, tout fut mis en œuvre pour édifier les « masses » : défilés, discours, bannières soviétiques flottant autour de Sukarno.

Point n'est besoin pour les dirigeants de Moscou d'envoyer des agents assermentés en Indonésie, car ils trouvent, là comme ailleurs, des agents bénévoles. La propagande forcenée des Chinois sert les buts lointains des Soviets, même si, en fait, elle n'a pour but immédiat que de troubler l'atmosphère déjà irrespirable des zones républicaines. Le Chinois est l'agent le plus actif du communisme. Intimement lié à la population autochtone, détenant tous les rouages communaux, il est redoutable par son anonymat. Les « fils du ciel » font-ils le jeu de la Russie soviétique ? Sans doute, mais indirectement, car leur but véritable est d'évincer le « Blanc » pour étendre leur domination sur des territoires d'une richesse inouïe. Cette lente « prise de possession » s'applique d'ailleurs à tous les pays insulaires ou continentaux où vivent et prolifèrent les Chinois.



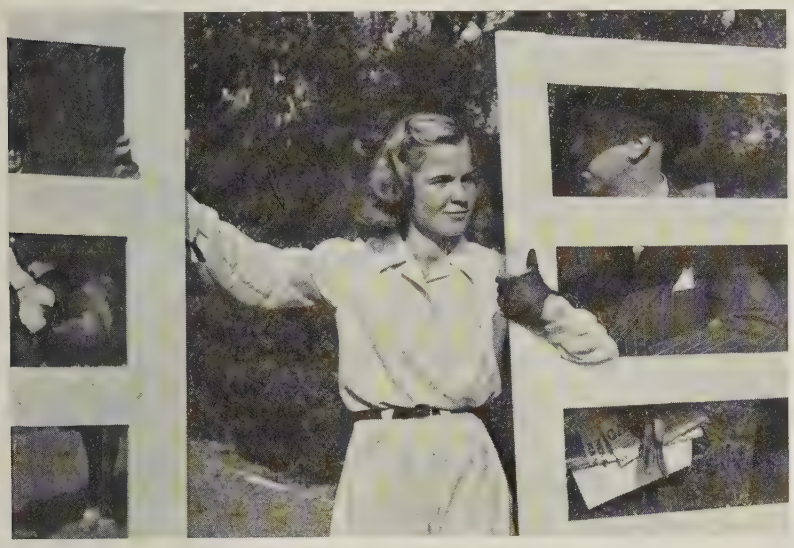
Le Dr Hatta, chef du gouvernement, entouré d'officiers supérieurs.

Une des positions de défense entourant la capitale républicaine.

LE CONCOURS HIPPIQUE D'AUTOMNE

par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

Mlle DE LAISSARDIÈRE FRANCHIT LA TRIPLE BARRE SUR SOLISTE.



Mlle MICHÈLE CANCRE A MIS PIED A TERRE... POUR UNE FOIS !

POSITION AÉRODYNAMIQUE DU CHEVALIER D'ORGEIX SUR SUCRE DE POMME.

L'HIPPIQUE a toujours eu à Paris une grande réputation. Avant la guerre il marquait de ses fastes le début de la saison. Le Grand Palais et sa verrière !... Que de souvenirs émus ils rappellent à certains !... Désormais il tient ses assises sur le terrain de l'Etrier. Heureuse innovation, rien ne vaut l'extérieur pour décider de la classe des hommes et des chevaux. Cette année, la « suite » d'automne s'est prolongée jusqu'au milieu d'octobre. Les arbres du Bois n'avaient pas encore revêtu leur livrée feuille morte, un peu de rouille seulement assortissait leurs branches aux couleurs chatoyantes des tenues de vénerie d'autrefois.

En réalité il y eut deux concours. Le Cercle de l'Etrier a donné son tournoi du 1er au 4 octobre. La Société hippique française lui a succédé 6 jusqu'au 18. L'un et l'autre se sont ingéniés à sérier les épreuves, évitant ainsi des journées monotones par suite de l'affluence des chevaux. Une nouveauté !... Deux tribunes se faisant face encadrent le pastel coloré des green et des barrières blanches, sur lequel se détachent les habits rouges, authentiques premiers plans pour gravure d'Eliott ou de Cécile Aldin.

A l'entrée du terrain, un contrôle débonnaire filtre le flot des abonnés.

On se hâte vers les tribunes. Des amis qualifiés, étendant sur les bancs cannes et manteaux, marquent les places dans un coin d'élection. Pendant que s'échafaudent les obstacles, les anciens gentlemen risquent un tour de piste, faisant le parcours à pied. Quelques-uns mesurent l'oxer d'un air approbateur. Parfois, un avis, voire un conseil, s'échappe de leurs lèvres à l'usage des jeunes. Un coup de cloche prolongé, on évacue les green en échangeant des souvenirs d'autrefois.

« En 1908, alors que je montais Gladys au Grand Palais des Champs-Elysées... » Le reste se perd dans un brouhaha confus.

Pour certains habitués le concours est un service, une sorte de faction qu'il faut assurer. Les parcours deviennent le motif principal d'une journée bousculée. Ce qui semblait hier la préoccupation n° 1 de l'existence perd soudain de sa valeur et de son opportunité. On se retrouve, d'une année à l'autre, annotant avec le même intérêt un programme à peu près semblable, où sont mentionnés les mêmes chevaux et les mêmes cavaliers. Les vieux messieurs en guêtres de coutil et à cravate plastron ont progressivement disparu. D'autres sont venus qu'une égale passion anime sur un mode plus jeune et plus renouvelé... « Sucre de Pomme en piste... », annonce le haut-parleur. Tout de suite un grand silence pour le beau parcours escompté. Enfant chéri de la victoire, le chevalier d'Orgeix totalise soixante et un premiers prix en 1947. Sucre est son favori. Il est puissant, follement généreux, acrobate quand il le faut. Voici les premières foulées d'un galop triomphal, les tournants sont pris en virage d'avion. Salzmagior, oxer, open ditch. Sucre plafonne, donne toute sa hauteur et gagne la coupe challenge du Club des Habits-Rouges dans un style éblouissant.

Le comte de Maillé passe le long de l'enceinte, appuyé sur une canne, résultat d'une chute sévère à Compiègne. Invalide à titre temporaire, il lui tarde de se remettre en selle. M. Gudin de Vallerin, l'épaule un peu refusée, suite d'une fracture récente, monte efficacement sur « l'effet d'ensemble », ses parcours sont une symphonie de vitesse et d'agilité. Le lieutenant de La Sayette a gagné la Coupe militaire ; on parle beaucoup de Saxifrage ; MM. Calmon, de Crépy, le comte de Courtivron se repassent alternativement les premières places, à moins que MM. Peters ou Gourdain ne viennent les départager.

Une grande cravache, M. Jonquières d'Oriola, parle un moment avec M. Horngren, que rejoint M. Moizard, toujours optimiste. M. Beghin donne son avis au colonel Carbon et au colonel de Rolland, qui ont la lourde charge de tracer les parcours.

Entre les épreuves, un buffet recouvert d'une toile rayée de rouge s'entoure de petites tables romantiques qui permettent aux groupes de sympathiser. Le gentleman heureux s'y laisse féliciter. Il surveille toutefois les faits et gestes de son camarade sur la piste et prête une grande attention à l'affichage des temps donnant le classement. Pendant l'action, le Club House est abandonné, sa terrasse abrite cependant quelques vrais connaisseurs. Ils supervisent du haut des marches l'ensemble de la situation. Cette position leur permet d'avoir l'oreille du paddock qui aligne le long de la balustrade des rangées de « jumpers » attendant patiemment leur tour. L'un d'eux est détaché du lot, son cavalier le rehausse d'un coup de barre avant de s'engager dans ce couloir incertain au bout duquel s'accomplira son destin.

Buffet, terrasse se vident comme par enchantement. On regagne les tribunes en s'excusant du hourvari. Prix des dames !... déjà Mlle de Noailles salue le jury du pommeau de sa cravache. Elle monte Tamaris avec grâce et précision. Attention à la barre étagée... Le cheval s'envole en ayant pris de loin. La ligne des tribunes est expédiée plein train. Tamaris s'arrête, ayant gagné l'épreuve. Cette année Mlle Cancre a confirmé sa grande classe de 1947. Ce qui frappe, c'est son calme, le « self contrôle » qu'elle déploie. Elle se sert au mieux de chevaux ayant de la masse, elle est toujours « avec », quelles que soient leurs réactions. Mme Lavalard laisse « marcher », Sigurd « respire la violette », il se reprend sur l'obstacle, très bondissant, très haut. Gracieux, le bien nommé, convient parfaitement à Mlle Balet. L'habitude de l'extérieur se perçoit chez Mme Vernes. On met beaucoup d'espoir sur Mlle de Laissardière, qui monte Ustaritz B si juste et si crânement.

La journée touche à sa fin. Dans le soir qui tombe, le haut-parleur rappelle pour les prix. Les plaques sont distribuées avec un compliment, une remarque flatteuse. La foule qui envahit la piste voit enfin de près héros et héroïnes. Parfois un tour d'honneur, et l'épreuve courue appartient au passé... On se sépare frileusement en maudissant la vie qui vous reprend. Le dernier jour du concours fut empreint de tristesse. Tant de souvenirs communs, tant d'émotions partagées avaient créé des liens. Les habitués se dirent à l'année prochaine !... Beaucoup pensaient : « Demain, nous n'irons plus au Bois ! »

M. Léon Bailby, fondateur de l'œuvre, et la baronne de Seillières.

LE BAL DES PETITS LITS BLANCS

Comme chaque année, le Tout-Paris s'est retrouvé au bal des Petits Lits blancs. Cette fête, toute de générosité et d'élégance, fut placée cette fois non seulement sous le signe de la charité la plus utile, celle qui sauve des enfants, mais aussi sous celui de la paix. M. Vincent Auriol, lorsqu'il fut accueilli par M. Léon Bailby, fondateur de l'œuvre des Petits Lits blancs, était en effet accompagné par M. Trygve Lie, qu'escortaient de nombreux délégués à l'Assemblée des Nations Unies. Diplomates, ambassadeurs, généraux — habits, robes du soir, uniformes — oubliant pour un temps les incertitudes de l'époque, applaudirent le plus merveilleux spectacle que Paris pouvait offrir à ses hôtes.

On vit le doux Jean Cocteau disputer un match imaginaire avec le redoutable Marcel Cerdan ; Arthur Rubinstein interpréta la *Grande Polonaise* de Chopin comme il sait seul le faire ; Jouvet dit une fable de La Fontaine revue et corrigée par Henri Jeanson ; Jacques Morel imita Jouvet ; Madeleine Renaud dit un hymne à la paix ; Jean-Louis Barrault fit revivre un instant le mime étonnant que tout Paris connaissait déjà. Enfin, après tant d'autres talents, le corps de ballet de l'Opéra dansa *le Rêve des Petits Lits blancs*. Puis ce fut le souper au foyer. Que de têtes célèbres aperçues au hasard des tables, que de grands noms ! Tous avaient voulu être là. Paris, en cette nuit, ouvrit son cœur et se ruina pour que les gosses malheureux retrouvent la santé, c'est-à-dire la joie de vivre.

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux).

L'ex-champion du monde Georges Carpentier semble particulièrement satisfait de la cravate que le sort vient de lui offrir.

Le pianiste Arthur Rubinstein, qui vient de donner une série de concerts, joue de ses mains comme s'il était au piano.

Après le spectacle, M. Pierre de Gaulle danse au grand foyer.

Madeleine Renaud et J.-L. Barrault.

Deux photographes manifestement épuisés.

M. Jefferson Caffery et sir Oliver Harvey.

Une des dernières photographies d'Emil Ludwig, avec son chien favori, f aite dans la propriété que l'écrivain possédait a Ascona, dans le Tessin.

EMIL LUDWIG

Il ne suffit pas de traiter de grands sujets pour laisser de grands livres derrière soi. Emil Ludwig, qui vient de mourir, s'était attaché à la biographie des hommes les plus célèbres, morts ou vivants. Les titres de ses principaux ouvrages portent les noms de Gœthe, Napoléon, Bismarck, Mussolini, Hindenburg... Mais déjà ces livres semblent devoir se contenter dans les bibliothèques de la place honnête qu'on accorde aux documents bien présentés.

L'auteur de « Comment traiter les Allemands » avec sa famille.

« Fabricant ès lettres », a-t-on dit de lui ces jours-ci. Le jugement est dur. Disons plus courtoisement qu'il y avait d'abord en Ludwig un excellent journaliste. Il avait le goût des interviews retentissantes, et il y réussit quand il obtint des entretiens avec Mussolini ou avec Staline. Quand il aborda, dans l'histoire, des hommes chargés d'une grande œuvre, il eut peut-être le tort de s'attacher à leur comportement extérieur plus qu'aux secrets de leur art et de leur pensée : comme si à leur égard aussi il se fût fait le journaliste qui note les attitudes et n'entre pas dans la profondeur de l'homme.

On trouve dans la préface de son *Gœthe* cette curieuse déclaration : « Tout ce qui a pu refléter la vie de Gœthe, lettres, entretiens, notes journalières, portraits, dessins, nous a semblé aussi précieux pour notre travail, aussi peu négligeable que les œuvres, sans excepter le *Faust* lui-même. » On le voit, la biographie la plus descriptive qui soit possible excluait chez Ludwig tout effort de critique. Il dit encore dans ce même avant-propos : « La lecture de cet ouvrage ne présuppose pas plus la connaissance des œuvres principales de Gœthe que celle de ses œuvres secondaires... Le lecteur, si nous avions réussi, devrait comprendre désormais plus humainement la personne et les écrits du grand poète. » Ce « plus humainement » correspond évidemment à l'idée que les auteurs de biographies romancées se faisaient, quand le succès de ce genre d'ouvrages battait son plein, de l'intérêt d'une vie humaine. Emil Ludwig a été l'un des maîtres de l'époque dans l'art de reconstituer la réalité anecdotique et le document pittoresque.

Il est curieux, d'autre part, que cet Allemand, qui avait rompu la plupart des liens avec son pays d'origine, n'ait pas joué un rôle plus éclatant parmi les protestataires contre le national-socialisme. Après ses études à Heidelberg, il s'était établi en Suisse dès sa jeunesse. Il est mort dans sa villa d'Ascona, près de Locarno, sur la rive suisse du lac Majeur. C'est de cette situation un peu à l'écart qu'il a considéré le drame de l'Europe contemporaine.

Non, certes, qu'il y fût demeuré indifférent. Au début de 1940, pendant la « drôle de guerre », et avant que l'invasion hitlérienne ne se fût mise en

branle, il publia un petit volume intitulé *la Prusse et l'Europe*. Comme beaucoup de gens alors, Emil Ludwig ne doutait pas que Hitler ne fût vaincu et éliminé, et il ne paraissait pas songer aux dures batailles qu'il y aurait à livrer pour en arriver là. Il prononçait donc contre la Prusse le réquisitoire de l'européanisme le plus classique. Quant à la solution positive qu'il proposait pour le problème allemand, c'était une division de l'Allemagne en deux parties, Allemagne du Nord et Allemagne du Sud, avec Berlin et Vienne pour capitales respectives. L'idée a des précédents dans l'histoire de la Confédération germanique au XIXe siècle. Ludwig y voyait l'avantage de renforcer et d'organiser, de Vienne à Munich, les éléments allemands du sud, tandis que la Prusse, isolée, eût été réduite à sa seule importance territoriale. En outre, l'écrivain jetait les bases d'une constitution des Etats-Unis d'Europe, dont il rédigeait les articles avec une précision qui ne redoutait pas l'utopie.

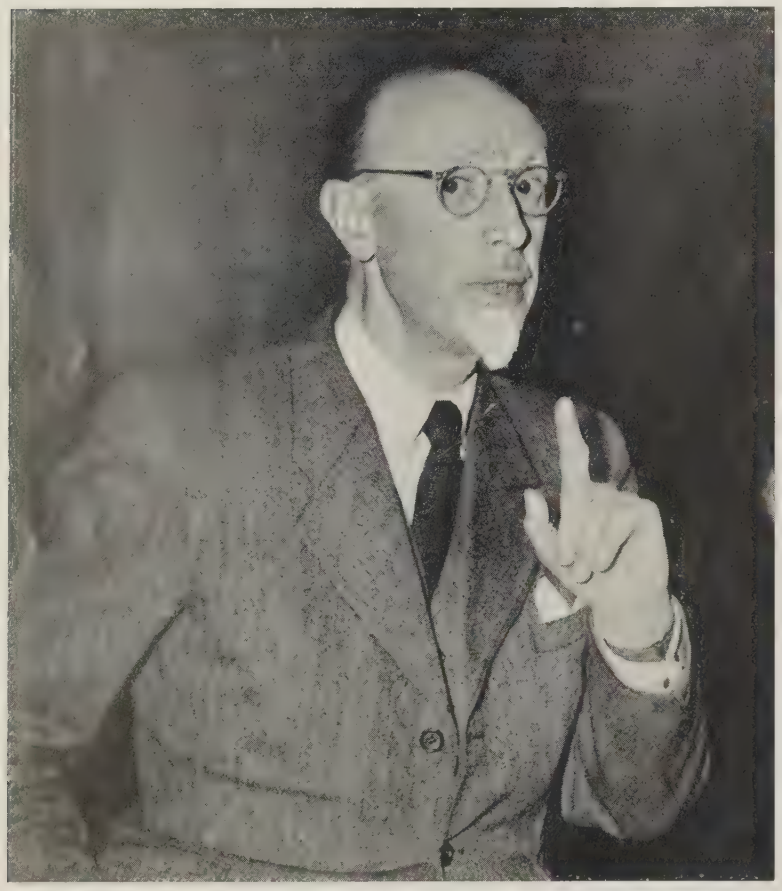
Les victoires de Hitler puis sa chute ont beaucoup changé les problèmes, depuis lors. C'est un tout autre livre que Ludwig aurait dû écrire, depuis la fin de la guerre, sur les mêmes questions. Mais, après avoir raconté la vie des autres, c'est sa propre biographie qu'il avait entreprise. Il avait commencé d'écrire ses Mémoires quand il est mort.

RENÉ BENJAMIN

Pauvre René Benjamin ! Il ne méritait pas les malheurs qui ont abrégé sa vie. Tout est venu, peut-être, d'un faux bonheur initial : si *Gaspard* n'avait pas eu le prix Goncourt, bien des choses fussent restées dans l'ordre et la vérité.

« Il faut que chacun soit à sa place », a écrit Benjamin un jour. La sienne était celle d'un bon chroniqueur, avec un esprit de titi parisien et une sensibilité de midinette. Son reportage sur les justices de paix dans les vingt arrondissements est un petit chef-d'œuvre à sa mesure, de même qu'*Antoine déchaîné* demeure le meilleur de ses portraits : tout ce qui scintille de factice dans les gestes d'un homme de théâtre s'accordait au mieux avec son talent. Ses conférences étincelantes n'étaient pas très loin d'un sketch. Faisons la part de l'esprit rouspéteur, qui se hérisse au nom du beau, du grand, du vrai. Il y avait du La Bridge en Benjamin, c'est-à dire de quoi continuer Courteline. Il n'aurait jamais dû pindariser.

Promu grand écrivain, il força les moyens qu'il avait. Au fond, c'était un homme de 1905, tel qu'il en revenait en foule de la revue de Longchamp



dans la célèbre chanson. Il n'avait pas la taille à toiser notre siècle de catastrophes. Les médiocrités de la France entre les deux guerres firent tourner à l'aigre son humeur de satiriste. L'esprit partisan acheva de l'égarer.

La mort de son fils, tué à l'armée du Rhin dans l'hiver 1944-1945, témoigne tragiquement de son patriotisme. Ses exaspérations avaient fini souvent par lui cacher sa propre vérité.

Quant à l'Académie Goncourt, j'ai retrouvé, en feuilletant des lettres qu'il m'écrivait au temps où nous étions liés, deux lignes à son sujet. Il n'y était pas entré alors, et certain mois de décembre, au lendemain du prix, il me mandait ceci : « Ce qu'on est content de ne pas faire partie de ces cénacles horribles ! » Il eût été sans doute dans la ligne de son caractère de s'en tenir toujours à cet avis.

André Rousseaux.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Reine morte

107 Minutes

La reprise de *la Reine morte* à la salle Luxembourg et la création de *107 Minutes* au théâtre Montparnasse viennent poser à point nommé la question toujours pendante du dialogue dramatique. M. de Montherlant tient pour le style noble ; M. Steve Passeur, pour le style « naturel ». Le premier fait appel à toutes les ressources de la rhétorique traditionnelle; le second n'hésite pas à employer l'argot le plus cru et le plus déplaisant, comme pour transfuser à ses personnages un sang plus rouge.

Montherlant, dans sa *Reine morte,* porte à la scène des personnages ennoblis et quasi hiératisés par le recul du temps tout ensemble et par le velours et le brocart de leurs costumes. Ils sont moins des personnages de chair et d'os que des entités, des symboles chargés d'une philosophie sommaire, mais hautaine et fertile en formules frappées comme des médailles. Ils s'expriment comme des personnages de tragédie qui auraient beaucoup lu Shakespeare, Lope de Vega et Pedro Calderon de la Barca. La rançon de ce style est une certaine froideur, une certaine roideur, qui se détend seulement ou se justifie dans certaines scènes entre le roi Ferrante et Inès, par exemple, ou entre le roi et ses ministres, quand se débattent des questions de conscience individuelle ou politique. Dans les scènes d'amour ou de tendresse, où Montherlant ne fut jamais à son affaire, ce n'est plus guère que travail de marqueterie, vidé de toute substance humaine. Mais, si l'on a le droit de contester son efficacité dans toutes les rencontres de la scène, il serait ridicule de nier sa hauteur, sa morgue savoureuse, son panache et, proprement, sa réussite.

La position de M. Steve Passeur, et singulièrement dans ses *107 Minutes* (je me refuse, pour ma part, à la notation géométrique du mot « minutes », où il est impossible de voir autre chose qu'une naïveté primaire), la position de M. Passeur, donc, quant au laisser-aller du dialogue, ne résiste pas à l'examen. M. Passeur prétend réagir, en effet, contre le dialogue littéraire — au sens péjoratif du mot. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il ait tort au départ. Il apparaît, en effet, que les préciosités de Giraudoux rendront très vite, si elles ne rendent dès à présent, ses pièces à peu près inintelligibles. Et il est certain que le dialogue faussement « poétique », dont la scène française a été accablée depuis quelque dix années, eût, dans un bref délai, menacé celle-ci d'asphyxie totale. Malheureusement, M. Passeur a le tort immense de confondre naturel et débraillé ; il ne dissocie pas la simplicité de la vulgarité. Molière, dans ses farces, ne négligeait pas, à l'occasion, les ressources du patois ; mais il se fût bien gardé, comme Rabelais même, d'aider à la décomposition du langage en recourant au parler des coupeurs de bourse, lequel correspond à peu près aujourd'hui au jargon des sportifs et des bars. Il restait fidèle au génie de la langue. M. Steve Passeur n'a pas craint de sauter le pas. Dommage !

Et le sujet ? Voici. Rémi, amant et fiancé d'Estelle, devient l'amant de la sœur de celle-ci, Alma. Estelle n'était pour lui qu'un caprice. Alma représente la grande passion. Estelle serait donc vite sacrifiée, si Rémi n'apprenait qu'elle va être mère. Une scène odieuse et habile aboutit au compromis suivant : Rémi épousera Estelle et gardera Alma comme maîtresse. Et c'est le premier acte.

Second acte, trois ans après. Estelle et Rémi ont un fils, Olivier, également aimé des deux époux. Mais Estelle a mis la main sur des lettres compromettantes adressées par sa sœur à son mari. Elle s'embusque dans un placard, tout comme l'André de *Boubouroche*. Elle y entend une conversation édifiante, se manifeste, menace de faire un scandale affreux, qui ruinera la réputation d'Alma et enlèvera Olivier à son père. Suit un marchandage assez ignoble par quoi les amants tentent d'acheter son silence, car ils croient leur dupe intéressée. Pas du tout. C'est une grande âme. Elle refuse tout et s'effacera. Cette magnanimité réveille les bons sentiments d'Alma et trouble Rémi, qui ne croyait pas être aimé à ce point.

La pièce pourrait se terminer ici, mais cela ne suffirait pas à tenir une soirée, et le rideau se relève. Depuis trente-deux jours, Alma refuse sa porte à Rémi, cette intransigeance étant facilitée par la disposition des lieux. (Alma vit dans un curieux belvédère, où l'on n'accède que par un ascenseur. Il faut dire qu'elle est séparée de son mari, un demi-fou dont elle craint toujours le retour, et l'on doit téléphoner pour avoir accès dans sa tour de verre et de métal.) Or, Rémi, malgré la générosité de sa femme, aime toujours sa belle-sœur. Il a décidé de se hisser jusqu'au belvédère. Alma, prévenue, combine une mise en scène propre à détacher d'elle son amant : elle paie un comparse qui jouera avec elle l'amour partagé. Rémi les surprend, s'arrache les cheveux de désespoir et, après un bombardement de répliques assez singulières où Bernstein rejoint Porto-Riche avec une trivialité très appuyée, reprend pour son compte les termes d'Alceste s'offrant à Eliante après les dédains de Célimène. Il partira avec sa femme et son enfant. Alma se sacrifie, mais sa respectabilité lui reste.

Il y a de tout dans cette intrigue passablement sordide, c'est-à-dire un amalgame de vaudeville et de mélodrame, du Courteline noir et du Bataille musqué, sans préjudice des noms que je citais plus haut.

L'interprétation est de tout point remarquable. M. Jacques Dumesnil a incarné avec toutes les ressources d'un talent très complet un personnage complexe et presque impossible. Mlle Michèle Lahaye, par son physique, sa diction et ses attitudes, a pathétiquement vécu son rôle plus qu'elle ne l'a joué. Mme Marguerite Jamois, moins adaptée, semble-t-il, à son emploi, le domine cependant à force d'intelligence. On doit enfin un grand coup de chapeau à M. Jean Meyer pour sa mise en scène.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Les Anneaux d'or
Jusqu'à ce que mort s'ensuive
L'Aigle à deux têtes

Le roman de Jolan Foldès, dont une bonne traduction française a paru aux Editions Lumière sous le titre *la Tzigane et le Colonel,* vient d'être adapté à l'écran sous le titre *les Anneaux d'or.*

Au départ, il s'agissait d'une histoire à la fois plausible et amusante. Un colonel anglais, prisonnier des Allemands, s'évadait et rencontrait une tzigane qui l'aidait à regagner la France et, de là, l'Angleterre. C'était une combinaison amusante d'un thème qui se présente de nombreuses fois dans la réalité et qui recoupait un des plus vieux mythes romanesques, à savoir celui selon lequel les tziganes ont conservé quelques-uns des secrets des races primitives qui ont été perdus par les progrès de la science moderne.

Les scénaristes d'Hollywood ont jugé sans intérêt ce point de départ et l'ont arbitrairement remplacé par un des plus vieux poncifs du roman feuilleton. Au lieu que le colonel soit un prisonnier de guerre, ils ont imaginé qu'il avait été envoyé en mission spéciale juste avant la déclaration de guerre pour obtenir d'un savant allemand hostile aux nazis la formule des gaz toxiques qui auraient constitué l'arme secrète de Hitler. Inutile de dire qu'à partir de ce moment-là, au lieu de se trouver dans une réalité légèrement améliorée par le romanesque, on se situe dans un arbitraire indéfendable.

L'interprétation de Marlène Dietrich dans le rôle de la tzigane est supérieure à tout ce que pouvait rêver un lecteur de Jolan Foldès. Bien qu'elle n'ait aucun titre racique à cet égard, elle parvient admirablement à incarner ce mélange de bestialité et de mysticisme, de vulgarité et de noblesse, de sensualité et de désintéressement qui font tout l'intérêt de la protagoniste féminine. On n'en saurait dire autant de Ray Milland, qui se borne à être agréable dans le rôle principal masculin.

Jusqu'à ce que mort s'ensuive se trouve être l'adaptation d'un roman. Il se fait que je n'ai pas lu celui-ci. Néanmoins, je m'imaginais à chaque épisode du film en retrouver l'équivalent littéraire. Il s'agit, en effet, d'une compilation des lieux communs chers à l'esthétique victorienne et à celle du récit policier. Le bâtard qui revendique la succession du domaine paternel et le crime mystérieux dénoncé par le principal complice se combinent en une série de scènes traditionnelles où ne manquent ni la jeune et pauvre orpheline ni le tuteur avare et autoritaire.

On ne peut que louer Marc Allégret de s'être aussi bien plié à des conventions qui lui étaient étrangères, mais il faut reconnaître qu'il y a apporté la même froideur et le même désintéressement que l'on regretterait de trouver dans ses films réalisés en France, à l'exception toutefois de *Lac aux dames* et de *Félicie Nanteuil.*

Il n'en reste pas moins que les deux éléments intéressants de ce film sont l'utilisation du technicolor et l'interprétation féminine.

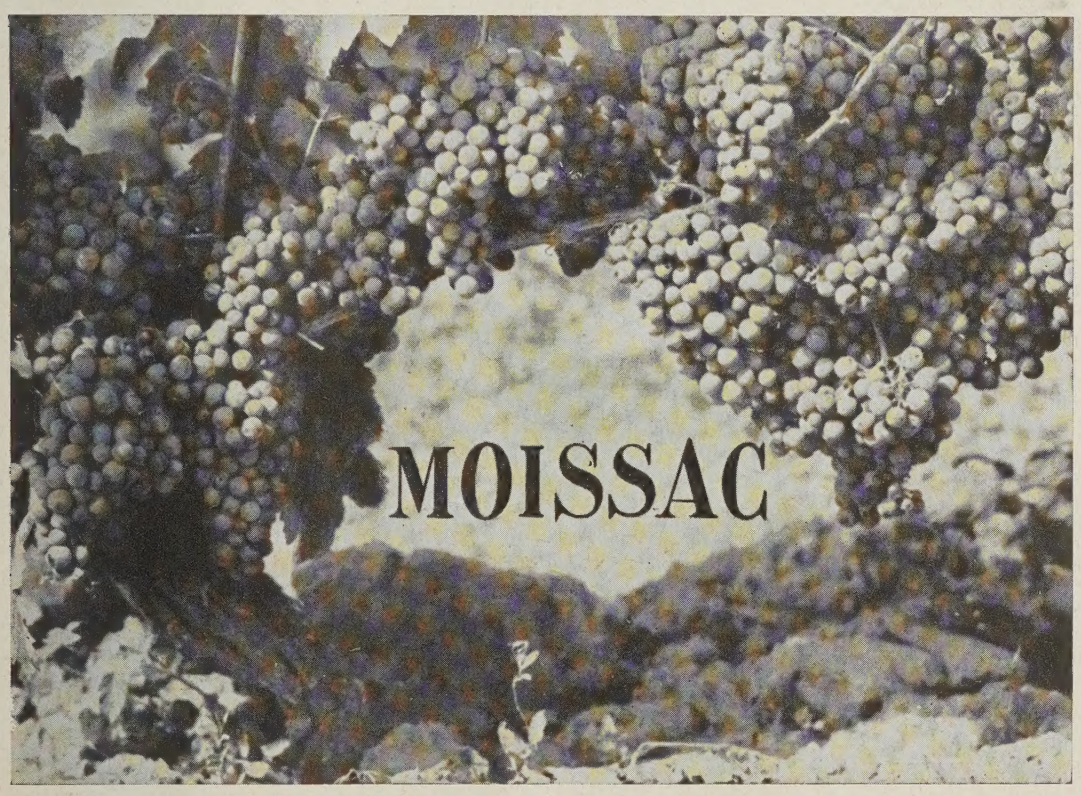
En ce qui concerne le premier, autant les extérieurs sont réellement affreux (à l'exception d'une scène qui se passe dans la neige et qui est traitée en blanc et noir), autant les intérieurs témoignent d'une utilisation intelligente de l'effet dramatique des couleurs.

Quant à Valérie Hobson, elle n'a certes pas un talent exceptionnel de comédienne, mais elle impose à l'écran une présence qui fixe l'attention sur son personnage. Je n'en dirai pas autant de Stewaert Granger, que les Britanniques jugent un jeune premier romantique, mais qui ne paraît pas, de ce côté-ci de la Manche, avoir beaucoup de tempérament.

Il est incontestable que Jean Cocteau a réussi au théâtre ce qu'il voulait faire avec *l'Aigle à deux têtes.* On peut ne pas aimer la pièce, elle touche le public qu'elle veut toucher par les moyens appropriés. Je ne suis pas aussi sûr que l'on puisse en dire autant du film. En effet, les développements scéniques en étaient si bien calculés pour l'éclairage de la rampe qu'ils perdent l'essentiel de leur intérêt aux feux des sunlights.

Jean Cocteau a pourtant fait son possible pour adapter son drame à l'optique de l'écran. Les personnages ne cessent de bouger, et l'appareil non plus. Mais, si les passages qu'il a créés spécialement pour le scénario sont indiscutablement adroits, il n'est pas aussi certain que les répliques pour la scène fassent le même effet lorsqu'elles sont privées des feux de la rampe.

Toutefois, ceux qui n'auront pas vu Jean Marais ni Edwige Feuillère interpréter les rôles faits sur mesures du terroriste amoureux et de la reine anarchiste seront ravis d'avoir l'occasion d'en voir l'incarnation à deux dimensions ; qu'ils ne se fassent pourtant pas d'illusions : Edwige Feuillère était beaucoup mieux à la scène et Jean Marais beaucoup moins bien.



CAPITALE DU CHASSELAS

Moissac, avec ses rues pittoresques et tranquilles, ses maisons blanches et sa promenade qui longe le Tarn, est une de ces villes pleines de charme comme on en rencontre en Gascogne à chaque détour de route. Mais sa renommée lui vient de ce qu'elle est la capitale du chasselas. Depuis des siècles, son raisin de table, dont Rabelais chantait déjà l'excellence, a conquis Paris et maints pays étrangers.

Chaque année, d'ailleurs, de grandes fêtes marquaient le temps de la cueillette. La guerre avait interrompu cette tradition, mais Moissac a renoué avec elle.

En présence de M. Aufalen, qui représentait le ministre de la Santé publique, les professeurs Richet, Portmann, Neveux, Turpin et Vignaloux, les docteurs Pierre Deltheil, Biau et Rouanet ont tenu un congrès au Vieux-Moulin. Leurs rapports ont affirmé l'action bienfaisante du jus de raisin, et une motion a été adoptée à l'unanimité qui demande le rattachement des stations uvales au ministère de la Santé publique au même titre que les stations thermales.

A cette réunion des personnalités du monde médical a succédé une assemblée des viticulteurs, que présidait M. Cabasson, directeur des services agricoles. Les problèmes de la production et de la qualité y ont été examinés. La question des transports a fait l'objet d'un exposé de M. Texte, inspecteur des services commerciaux de la S.N.C.F., et de M. Mousset.

A l'issue de ces réunions, une exposition du raisin a été inaugurée par M. Deltheil, ancien sénateur et maire de Moissac, qui a été l'infatigable animateur de ces journées. Cette exposition a d'ailleurs été transportée à Paris, aux Halles centrales, où M. Jourdain, représentant le ministre de l'Agriculture, l'a inaugurée en présence de MM. Jean Baylet et Lacaze, députés de Tarn-et-Garonne, et de M. Joseph Denais, député de la circonscription des Halles.

Le maire, M. Deltheil, a l'exposition.

PETITES CHRONIQUES

AMITIÉ FRANCO-MAROCAINE

M. Edouard Herriot, président de l'Assemblée nationale, a offert un déjeuner en l'honneur de S. E. Hadj el-Ayadi, grand caïd des Rehammas, qui vient d'être promu grand-croix de la Légion d'honneur.

A cette réunion, à laquelle assistaient MM. Henri Queuille, président du Conseil, Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, Gabriel Cudenet, président du groupe parlementaire radical-socialiste, et Wizman, membre de la chambre de commerce marocaine, furent évoqués les problèmes actuels du Maroc.

Le caïd a manifesté sa confiance dans le redressement de la France, à laquelle il a voué une amitié jamais démentie.

LOUIS GERMAIN-MARTIN

Louis Germain-Martin vient de mourir, à l'âge de soixante-seize ans, en son domicile du quai de Conti. Professeur aux Facultés de droit de Dijon, de Montpellier et de Paris, il avait débuté dans la politique en 1928. Elu député de Lodève (Hérault), il s'inscrivit à la gauche radicale, puis appartint aux cabinets Poincaré et Briand, Tardieu, Herriot, Doumergue et Flandin. L. Germain-Martin représenta la France à la S. D. N. On lui doit, en particulier, de nombreux ouvrages sur l'histoire financière de la France.

PIERRE FRONDAIE

De son vrai nom René Fraudet, Pierre Frondaie vient de mourir, à l'âge de soixante-quatre ans. Il avait débuté dans la carrière des lettres en publiant en 1906 une pièce en vers : *Rose Flamberge*. Il fit par la suite de nombreuses adaptations d'ouvrages célèbres et publia un assez grand nombre de romans, parmi lesquels *l'Eau du Nil* et *la Côte des dieux*. M. Pierre Frondaie était directeur du théâtre de l'Ambigu.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ALLEMAGNE :

Robert d'Harcourt, *les Allemands d'aujourd'hui* (Hachette, 320 pages). Ce n'est pas le problème allemand, mais la réaction allemande en face de ce problème que l'auteur étudie, en laissant parler les interlocuteurs de toute condition qu'il a interrogés au cours de sa minutieuse enquête.

Il enregistre l'échec total de la propagande alliée pour convaincre les Allemands de leur responsabilité dans la guerre et les atrocités. Même quand on évoque les crimes inouïs des camps de concentration, les Allemands détournent la tête, prétendent qu'il s'agit là d'actes isolés dont ils n'eurent pas connaissance, ou même invoquent cyniquement le vieux dicton : « Là où l'on rabote, il faut bien qu'il tombe des copeaux. »

Puis la propagande alliée atteint, par delà le Reich hitlérien, l'Allemagne historique dont le peuple garde la fierté, les préjugés et les haines. M. d'Harcourt évoque le « mépris biologique » des Allemands pour les Polonais et l'esprit de vengeance qu'entretiennent dans leur cœur les amputations territoriales des Marches de l'Est. Il y a là un ferment de révolte qui n'attend que l'occasion de se manifester.

Pour le moment, c'est la démoralisation du plus grand nombre, le nihilisme de beaucoup. Seuls, quelques esprits généreux et clairvoyants ont compris la « grâce de la défaite » et cherchent le salut, la rédemption dans une collaboration sincère avec l'Occident, à la condition que celui-ci devienne une réalité.

Or l'Occident, conclut l'auteur, c'est avant tout la France. Elle seule peut ébaucher les formes d'un monde nouveau où le peuple allemand, rendu à ses plus lointaines destinées, retrouverait sa place. Si cette tentative échoue, il ne reste plus, dit-il, qu'à attendre les cavaliers de l'Apocalypse.

LA VIE PARISIENNE :

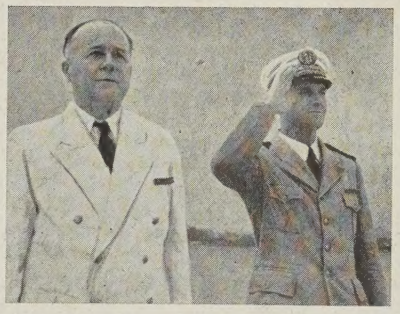
Dans *Paris dont je rêvais* (Garnier-Flachat, à Vichy, 252 pages), M. Victor de Cottens évoque à bâtons rompus les souvenirs d'un « homme de l'autre siècle ». Des anecdotes, des « mots » comme on n'en dit qu'à Paris et une nostalgie indulgente et désabusée.

C'est le monde du théâtre, des lettres et ce qu'on appelle « le Tout-Paris », vu par un auteur dramatique dont le livre de chevet est *le Moyen de parvenir*. On y retrouve les vedettes de la scène d'autrefois : Réjane, Lavallière, Noblet, Galipeaux; les critiques : Lemaître et Sarcey; les anciens du Chat-Noir, avec Donnay et d'Esparbès; les chroniqueurs, avec Catulle Mendès et Lajeunesse; les humoristes, avec Ponchon et Willy ; la belle époque des cafés du Boulevard; la clientèle du Moulin-Rouge au temps de l'éléphant ; les chansons de Delmet ; les bagues de Jean Lorrain; le monocle du prince de Sagan...

Kaléidoscope d'un demi-siècle où la médisance était la rançon de l'esprit et la flânerie, le privilège des gens de lettres.

ALBERT MOUSSET.

M. CORNUT-GENTILLE EN TOURNÉE AU GABON



M. Cornut-Gentille, haut commissaire de la République en A. E. F., vient d'effectuer une importante tournée d'inspection au Gabon. Au cours de ce voyage, M. Cornut-Gentille a pris contact avec de nombreux parlementaires et personnalités indigènes ainsi qu'avec le personnel de plusieurs grandes entreprises. Il a, d'autre part, visité des écoles et des dispensaires de brousse. De nombreuses cérémonies ont marqué dans la plupart des villages le passage de M. Cornut-Gentille, que l'on voit ici aux côtés de M. René Hoffler, haut commissaire de la République au Cameroun.

LA MACHINE A AIMER

Roman excitantialiste

par **CAMI**

256 p. 12 x 19. . . . . **140 fr.**

Édit. Baudinière, 27 bis, r. du Moulin-Vert, Paris-14e

L.-A. BOITEUX

AU TEMPS DES CŒURS SENSIBLES

L'ACADÉMIE FRANÇAISE " AMOUREUSE " AU XVIIIe SIÈCLE

In-8° soleil 240 fr.

PLON

HOMMAGE À LA VILLE MARTYRE

ROGER VERCEL

SAINT MALO

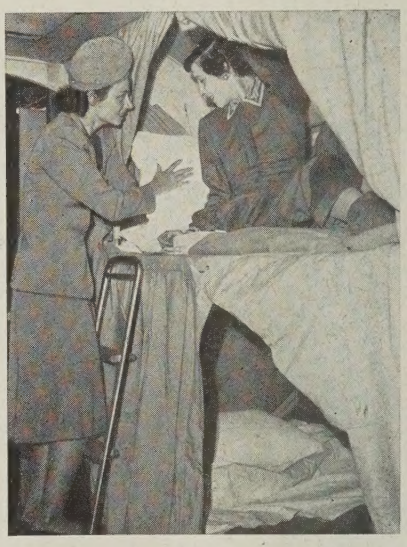
ET L'ÂME MALOUINE

Un beau vol in-4° cour. de 208 p. avec 106 illustr. sous coux illustrée

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LE GÉNÉRAL GOURAUD REPOSE A NAVARIN

Au cours d'une émouvante cérémonie, le corps du général Gouraud a été inhumé dernièrement à Navarin, où le grand soldat reposera désormais, comme il l'avait désiré, au milieu de ses camarades de combat. Une foule considérable et de très nombreuses personnalités, parmi lesquelles on remarquait M. Schneiter et les généraux Prételat et Giraud, sont venues rendre un dernier hommage au vainqueur de la bataille de Champagne dont la dépouille fut descendue dans la crypte de Navarin après que les honneurs militaires lui eurent été rendus et qu'une messe eut été dite devant l'ossuaire en présence de Mgr Piérard, archevêque de Châlons, qui donna l'absoute. Une dalle portant ces simples mots : *Ci-gît le général Gouraud, au milieu des soldats de la 4e armée qu'il a tant aimés. Priez pour eux, priez pour lui,* a ensuite été scellée sur la tombe même où repose à tout jamais ce grand Français que fut le général Gouraud.



UN NOUVEAU « CONSTELLATION »

La Compagnie Trans World Airline vient de mettre en service sur la ligne Paris-New-York un nouveau « Constellation » : le modèle 749. Quadrimoteur d'une puissance de 10.000 CV, cet appareil, entièrement métallique, est aménagé pour le transport de quarante-quatre passagers dans des conditions de confort exceptionnelles. Les sièges peuvent être convertis en vingt couchettes assez larges pour deux personnes et toutes les commodités souhaitables ont été mises à la disposition des voyageurs. Cet appareil vient d'être présenté à la presse au cours d'un déjeuner qui a eu lieu à bord et qui a permis aux invités de la T. W. A. d'apprécier l'excellence des repas servis en vol. Partant d'Orly tous les dimanche à 19 heures, le *New-York Sky Chief* arrive à New-York le lendemain matin à 8 heures, tandis que le *Paris Sky Chief* quitte New-York tous les vendredis à 19 heures pour arriver à Paris le samedi à 16 heures. Ce nouveau service d'avions-couchettes ne manquera pas de connaître un grand succès auprès de ceux que leurs affaires appellent fréquemment sur l'un ou l'autre continent.

PHYSIONOMIE DE LA SAISON DES VENTES 1947-1948

Nous ne voulons pas aujourd'hui résumer en quelques lignes les principales ventes de cette année. Nous préférons montrer ce que fut la saison 1947-1948 dans son ensemble.

Comme l'année précédente, les vendeurs, par crainte de l'instabilité monétaire, se sont montrés assez réticents, et ce sont les grandes successions qui ont permis les plus belles ventes. L'accroissement des impôts a certes provoqué une lassitude parmi les acheteurs : il est tout à fait normal que cette lassitude se soit manifestée uniquement au détriment des objets de qualité courante. Chaque fois que des pièces de grande valeur, ou de valeur internationale, ont été présentées, elles ont donné lieu à de très belles enchères. De plus, la dévaluation, en favorisant la demande étrangère, a contribué à donner encore plus d'éclat aux ventes artistiques.

C'est là le fait capital de cette saison : le marché de Paris a été suivi avec le plus grand intérêt par les collectionneurs du monde entier. Les ventes de l'Hôtel Drouot et de la Galerie Charpentier ont eu un énorme retentissement, aussi bien à Londres qu'à New-York et dans les autres pays. Faut-il rappeler la vente du duc de Trévise, au cours de laquelle un ensemble de dessins de G. B. Tiepolo a réalisé des prix cinquante fois supérieurs à ceux de la vente Cermier en 1921 ? La collection Victor Decock devait également dépasser toutes les estimations : une *Fête villageoise* de Brueghel d'Enfer et un petit *Portrait de jeune femme* par Corneille de Lyon ont atteint 3 millions et 2.100.000 francs. Deux manuscrits, provenant de la collection M. F. R., l'un de Vauvenargues, l'autre de Jean-Jacques Rousseau, ont été adjugés respectivement 3 millions et 3.600.000 francs. La collection H. T.., réunissant de très belles estampes en couleurs du XVIII[e] siècle, a été un enchantement pour les amateurs : une épreuve rarissime des *Deux Baisers* de Debucourt a trouvé preneur à 690.000 francs et les *Modes et manières de jour,* du même graveur,

LACROIX DE MARSEILLE *(mort en 1782).* — Le Soir, *peinture 23×31 centimètres. Un des deux pendants ayant fait partie de la collection Victor Decock et adjugés 570.000 francs à la Galerie Charpentier, le 12 mai 1948, par M[es] Etienne Ader et Maurice Rheims, assistés de MM. Catroux et Max-Kann. Le meilleur prix donné pour cet artiste avait été de 190.000 francs, il y a quatre ans, pour deux grandes toiles :* le Donjon *et* la Cascade *(74×97 centimètres).*

partirent à 650.000 francs. Enfin, les six tableaux de la collection Georges Viau, de retour de New-York où ils avaient figuré à l'exposition de 1939, ont permis de noter les plus hauts prix jamais entendus en ventes publiques : 9.100.000 francs pour la célèbre *Femme en gris* de Degas et 9.050.000 francs pour une *Jeune fille lisant* due à Renoir.

Ce qui est vrai pour l'Hôtel Drouot l'est également pour Nice. La collection du docteur Bonnet a vu la plus forte enchère donnée pour un tableau de Picasso : 1.100.000 francs pour son propre portrait.

Que sera la prochaine saison ? Il est encore trop tôt pour le dire. Toutefois, l'exemple de la saison 1947-1948 est des plus réconfortants. Enfin, la supression de la taxe de luxe, décrétée il y a quelques mois, ne pourra connaître son plein effet qu'à présent et donnera au marché artistique un nouvel essor.

FRANCIS SPAR.

MAURICE CHEVALIER
« Prince de la chanson »

Sur la scène parisienne dont il était absent depuis de longs mois, Maurice Chevalier a fait une rentrée étourdissante. Le premier des récitals de gala qu'il donne actuellement au Théâtre des Champs-Elysées était organisé au bénéfice de l'Association Rhin-Danube, sous la présidence de M[me] de Lattre de Tassigny.

Devant une assistance brillante et choisie, où dominaient habits et toilettes de soirée, le sympathique artiste accomplit avec un plein succès le redoutable exploit qui consistait pour lui à tenir la scène durant deux longues heures, seul devant un rideau avec son pianiste.

En smoking bleu de nuit, arborant son légendaire canotier, Maurice Chevalier est apparu plus jeune que jamais en dépit de ses tempes argentées. Gouailleur, tendre et optimiste, il a su séduire un auditoire exigeant par les multiples aspects de son incomparable talent d'amuseur. Les treize chansons nouvelles qu'il commenta avec bonne humeur obtinrent un vif succès, mais la faveur des assistants parut aller davantage encore à ses succès anciens et déjà consacrés, comme *Ma pomme* ou *les Gars de Ménilmontant.*

Les longues acclamations qui l'ont salué à sa sortie de scène étaient méritées, car rarement un artiste de concert aura fait montre de pareils dons où la maîtrise dans l'art de dire, le comique bon enfant et la

Maurice Chevalier entouré (de gauche à droite) de Gérard Bauer, élu récemment membre de l'Académie Goncourt, Roger Eudes, Francis Carco et le chansonnier montmartrois Jean Marsac.

variété dans l'expression s'allient au sens incomparable qu'il possède du goût et des réflexes d'un public qui ne se lasse pas de l'entendre.

La veille de ce gala de bienfaisance, Maurice Chevalier avait préludé à sa rentrée parisienne en inaugurant le « Central de la chanson », dont il salua la naissance, entouré des vedettes les plus brillantes du théâtre et du music-hall, des anciens du « Caf' Conc' » et de son ami Marcel Cerdan, rentré d'Amérique champion du monde de boxe des poids moyens après son combat victorieux contre Tony Zale.

SOIRÉE PARISIENNE

La présence à Paris des membres de l'Assemblée générale de l'O. N. U. donne à notre capitale une activité inaccoutumée. En marge des soirées officielles, de brillantes réceptions ont lieu fréquemment, témoin celle que le ministre des Affaires étrangères du Brésil, président de la délégation brésilienne à l'O. N. U., et M[me] Paul Fernandes ont offerte, en leur actuelle résidence de Neuilly, en l'honneur des délégués à la troisième assemblée des Nations Unies. Ci-dessus, l'ambassadeur du Brésil en France et M[me] Carlos Martins accueillent un des invités, M. Levy Carneiro, jurisconsulte du ministère des Affaires étrangères du Brésil.

M. STANLEY W. CHURCH A LA ROCHELLE

Pour la première fois, un maire de New-Rochelle, cité fondée en 1788 près de New-York par des protestants français de la région d'Aunis, est venu en visite officielle à La Rochelle, « cité mère ». Les liens d'amitié entre les deux villes n'ont pas manqué dans le passé, mais il a fallu la guerre pour les resserrer en excitant la sympathie des Américains pour leurs « cousins » de France restés si longtemps soumis à l'occupation et aux rigueurs d'un siège interminable. En 1946, l'idée généreuse d'une « adoption » de La Rochelle par New-Rochelle a pris corps et s'est rapidement concrétisée par des envois de vêtements pour la population, par des parrainages d'orphelins, par des échanges culturels. Le comité de New-Rochelle s'est en outre attaché à une œuvre plus constructive.

Des membres du comité étaient déjà venus sur place établir la liaison entre les deux villes. Mais ce fut avec joie que les Rochelais accueillirent M. Stanley W. Church, maire de New-Rochelle, qui, malgré un emploi du temps très chargé, consentait à passer trois jours chez eux.

M. STANLEY W. CHURCH EST REÇU PAR M. MIGNARD, MAIRE DE LA ROCHELLE.

TOUT LE TIRAGE de

L'OPINION

Economique et Financière,

le journal le mieux informé de la Bourse, est réservé **exclusivement** à ses abonnés.

Souscrivez avant l'augmentation prochaine (1[er] novembre) un abonnement de :
6 mois : 280 francs ; ou d'un an : 500 francs.

La **vive** hausse de la Bourse qui vient de se produire exige un périodique documenté.

Chaque semaine dans

L'OPINION

Éditoriaux de Ch. RIST, de l'Institut ; A. SIEGFRIED, de l'Académie française ; L. BAUDIN, J. PERCEROU, F. TREVOUX, P. VIGREUX, professeurs de Facultés de droit ; A. THIERS, H. BUFFANDEAU, etc.

Trois revues complètes : **Bourse de Paris, Hors Cote, Bourses régionales.** Etude critique pour **chaque augmentation de capital. Cotes complètes,** etc.

1, rue Saint-Georges. — C. P. Paris 5110-71.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye. MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE ANDRÉ WEIL
26, avenue Matignon - Ely. 55-11
CAVAILLES
jusqu'au 30 octobre
de 10 à 12 et de 14 à 18 heures

GALERIE BEAUX-ARTS
140, Fg-Saint-Honoré - Paris (8[e])
A. NAKACHE
" 15 ans de peinture "
jusqu'au 30 octobre

GALERIE CLAUDE
J. DURAND HENRIOT
ŒUVRES RÉCENTES
33, rue de Seine — DAN. 89-62

THÉATRE DE L'ŒUVRE
RAYMOND ROULEAU
DANS
LE VOLEUR D'ENFANTS
de JULES SUPERVIELLE

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

Depuis le 1er octobre, notre **supplément littéraire et théâtral** réservé à nos abonnés **paraît deux fois par mois** au lieu d'une. De ce fait, le tarif de nos catégories d'abonnements nº 2 et nº 4 donnant droit à ce supplément se trouve fixé comme nous l'indiquons ci-dessous.

L'abonnement nº 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement nº 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement nº 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement nº 4 comprend les 52 numéros annuels dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT Nº 1	ABONNEMENT Nº 2	ABONNEMENT Nº 3	ABONNEMENT Nº 4
Un an . . .	2.700	3.700	3 480	4.460
6 mois . . .	1.350	1.850	1 740	2.230

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT Nº 1		ABONNEMENT Nº 2	ABONNEMENT Nº 3	ABONNEMENT Nº 4
U. S. A.	Un an...	13,50	dollars	18.90	17	21.50
	6 mois...	6,75		9,45	8,50	10,75
SUISSE.	Un an....	57	francs suisses	79,50	71.50	94,40
	6 mois...	28,50		39,75	35,75	47,20
PORTUGAL.	Un an ...	339	escudos	475	430	565
	6 mois. .	169,50		237,50	215	282,50

TOUS AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT Nº 1	ABONNEMENT Nº 2	ABONNEMENT Nº 3	ABONNEMENT Nº 4
Un an....	3.400	4.760	4.300	5.660
6 mois...	1.700	2.380	2.150	2.830

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Nous informons nos lecteurs que la revue littéraire, historique, médicale et scientifique *le Fureteur* offre, chaque mois, un choix de questions et réponses émanant d'érudits, suivant la formule qui a fait le succès du célèbre *Intermédiaire*. *Le Fureteur* est un instrument de travail indispensable à tous les bibliographes, folkloristes, héraldistes et philologues et la revue la plus attrayante des simples chercheurs et curieux. (Ne se vend pas au nº.) Abt. : 1 an, 12 nºs, France, 250 fr. Etranger, 450 fr. 32, rue Chalgrin, Paris (XVIe). (C. C. P. Paris 5815-38.)

TOUT MATÉRIEL TEXTILE D'OCCASION
OLIVIER & VINCENT
44, rue de Lisbonne — PARIS (8e)
69, rue des Duriez — MOUVAUX (Nord).

J. VANMANSART & Cie
TAILLEUR
Haut-Luxe
Hommes-dames
Tph TAITBOUT 40-92 PARIS 9e 1, rue des Italiens
Tph ROUBAIX 369-55 ROUBAIX 91, rue Pellart

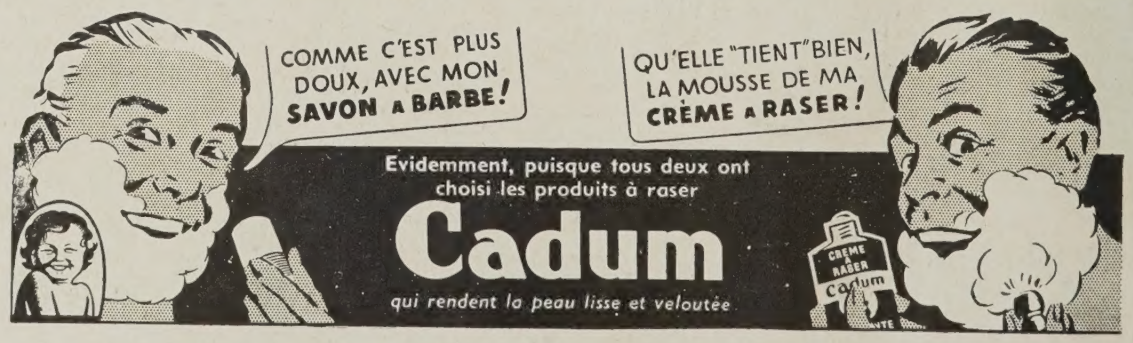
François Auchard
EST UNE MARQUE
Peignes de Toilette façonnés main — Fantaisies de Coiffures
En Vente : Parfumeries de Luxe - Coiffeurs en renom - Gds Magasins
OYONNAX (AIN) — PARIS 26, Bd. de Strasbourg

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN**.
PAVILLON libre à l'Hay-les-Roses, 91 rue de Bicêtre. Jard. **Adj. 4 nov.**, 15 h.
Mise à prix : 200.000 fr. S'ad. Me **MALLET**.

Étude Me **MALLET**, notaire au Kremlin.
PAVILLON à **VILLEJUIF**, 18, impasse des Peupliers. Adj. **28 octobre**, 15 h.
Mise à prix : 80.000 fr. S'ad. Me **MALLET**.

Étude Me **MALLET**, notaire au Kremlin.
MAISON à **CHEVILLY-LARUE**, imp. Vaillant. Jard. **Adj. 28 oct.**, 15 h. **M. à p. : 50.000** fr. S'ad. Me **MALLET**.

VENTE sur surenchère au Palais de Justice à Paris, le 28 octobre 1948, à 14 heures.
GRANDE PROPRIÉTÉ A ANTIBES
(A.-M.). "**VILLA MAIZIERES**". **Libre**
Mise à Prix . . . . . 4.400.055 francs.
S'adresser : Me **RIBADEAU-DUMAS**, avoué à Paris, 8, rue Saint-Florentin, à Me FRANÇOIS, avoué à Paris, et à Me LOGUT, notaire à Antibes.

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE